

# HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

N° 60  
JUN JUILLET 2009



FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

*photo prise  
par moi qui Kolchak  
de Chelnowka -*



## La Legion perdue

**Henri Kichka, survivant de la Shoah**  
**Le Plan Sussex**  
**La nazification de la Wehrmacht**



[www.39-45.org/histomag](http://www.39-45.org/histomag)

**C**ontact rédaction

[juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)

[fdumons@yahoo.fr](mailto:fdumons@yahoo.fr)

[hell\\_on\\_wheels@noos.fr](mailto:hell_on_wheels@noos.fr)

## EQUIPE DE REDACTION

Frederic Dumons

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



## SOMMAIRE

Page 3 : L'edito

Page 4 : La difficile naissance  
d'une legion perdue

Page 12 : Interview d'Henri Kichka,  
survivant de la Shoah

Page 15 : Le plan Sussex

Page 21 : Saviez-vous ?

Page 22 : La nazification de la  
Wehrmacht

Page 29 : La rubrique B.T.P.

Page 30 : Le coin de lecture

## L'édito...

Par Stéphane Delogu

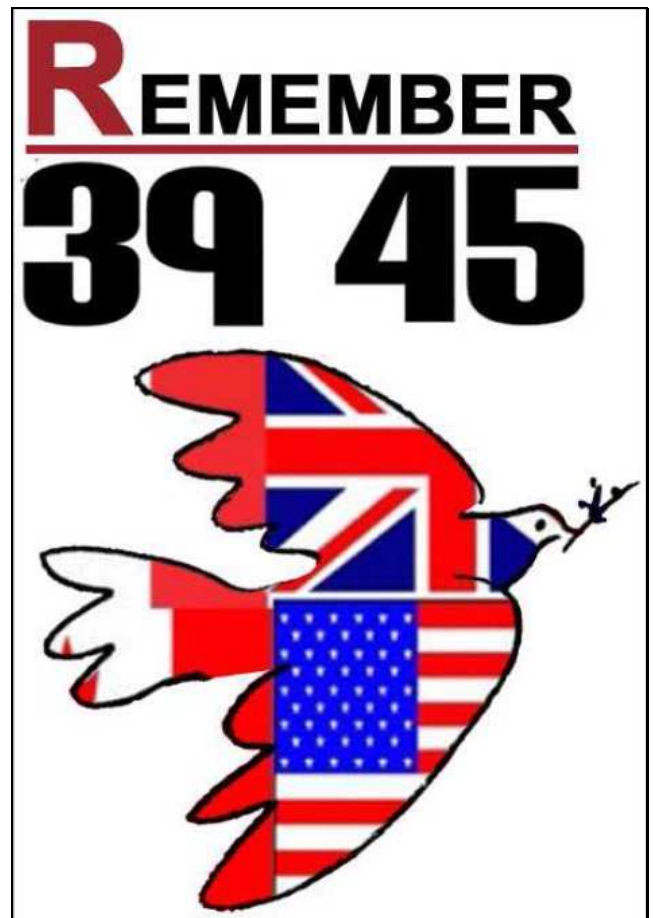
Dans quelques jours, le voile se lèvera sur le 65<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement de Normandie, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est à la discrétion ce que le 60<sup>ème</sup> fut aux fastes et aux V.I.P. Personne ne s'en plaindra. Pour le forum LE MONDE EN GUERRE et son association support « Remember 39-45 », ces cérémonies revêtiront un caractère tout particulier, puisque pour la première fois, une communauté supposée virtuelle sera au cœur d'une inauguration officielle, celle d'une stèle presque autofinancée. Comparée à la cérémonie qui accueillera Barack Obama à Colleville sur Mer, elle sera évidemment bien modeste, mais elle représente la capacité de mobilisation d'individus dont la plupart ne se connaissent que par le biais d'un clavier. Et c'est là que la magie commence.

Certes, pas un écueil ne nous aura été épargné, mais les difficultés rencontrées rendent encore plus grand le plaisir d'être là, le 7 juin 2009 à 09 h 15. Notre stèle est sortie de terre sur un lieu de mémoire et la volonté, ainsi que l'énergie déployée feront de cette cérémonie l'un des événements majeurs de notre communauté depuis qu'elle existe. Nous aurons l'immense plaisir d'y accueillir le chef de corps des Fusiliers Mont Royal, qui se déplacera du Canada pour partager ce qui sera un intense moment d'émotion. L'histoire pourrait se résumer à une bande d'acharnée parvenue à force de persévérance, à faire tomber le mur virtuel au profit d'un plaisir égoïste et narcissique. Pourtant, nous souhaitons aller plus loin. Nous espérons, non pas ainsi symboliser la capacité de mobilisation d'un forum, mais avoir ouvert des horizons nouveaux, avoir tracé un chemin que d'autres vont suivre. Ce qui a été réalisé n'a rien de si compliqué et encore moins impossible, bien au contraire. Alors que les communautés du web historique sont toujours ignorées par les grands médias, nous souhaitons démontrer qu'il existe de la qualité sur la toile et que des projets d'envergure pouvaient y naître et s'y développer. C'est fait.

Pendant longtemps encore, nous continuerons d'affirmer que si une communauté « virtuelle » ne fait pas l'effort de sortir de son carcan tout en générant des rencontres faites de réalité, sa durée de vie est limitée. Sans synergie, rien ne dure. Un forum consacré à la seconde guerre mondiale n'échappe pas à cette règle : il faut sans cesse stimuler, mobiliser, étonner, échanger sous peine de mettre un jour la clef sous la porte. Si l'on prend le temps de faire l'inventaire des foras existant au ayant existé au cours des huit dernières années, le constat est édifiant : tous ou presque ont tiré leur révérence. Comme on n'a pas encore envie de bouffer les pissenlits par la racine, l'alternative est simple et se résume à ce constat : ou on se bouge ou on s'éteint. C'est peut être cette envie de durer dans le temps qui motive tant notre communauté, devenue aujourd'hui l'une des références de valeur du web historique.

Dans le même ordre d'idée, la présence d'Histomag au salon du livre de la Bataille de Normandie de TILLY SUR SEULLES n'est pas anodine : le monde d'internet se noie aujourd'hui dans une bulle abstraite, un peu comme si l'on faisait découvrir au visiteur un univers parallèle. C'est sur le terrain que se trouve l'énergie vitale pour pouvoir poursuivre l'aventure et se développer. Internet n'est rien d'autre qu'un moyen hors pair pour créer des rencontres, des échanges et bâtir une

communauté. Evidemment, le web n'est que le vecteur mais pas la finalité : c'est ensuite, en dehors de la toile que la vie débute et que les projets se concrétisent. Les journées du Forum (officiellement les Journées Robert Lelard) ont cinq ans : en juin 2004, une poignée de curieux avait répondu à l'invitation, sans trop savoir ce qui naitrait de cette initiative. En juin 2009, ces journées sont devenues l'une des pierres angulaires du forum : elles nécessitent une logistique de plus en plus lourde, génèrent chaque année un peu plus de plaisir et d'émotion. Elles sont tout simplement devenues un rendez vous attendu des mois auparavant. Parce ce que tout simplement, l'humain a besoin de contact et de chaleur. C'est la raison pour laquelle le souvenir de notre copain Robert sera encore plus présent cette année, lui qui croyait tant en l'Homme et sa capacité à renverser des montagnes. Le 7 juin, il sera fier Robert, en voyant le chemin parcouru. Dans vingt cinq ans, Internet aura peut être disparu pour faire place à quelque chose qui nous échappera à tous. Mais il restera l'amitié, l'envie de partager de bâtir. Et l'histoire sera prête à être écrite de nouveau.



# La difficile naissance d'une légion perdue

Par Eddy Debruyne

En parcourant, le 1er juillet 1941, la première page du *Pays Réel*, les lecteurs et abonnés, de plus en plus rares, de l'organe rexiste pouvaient lire une information qui serait, pour beaucoup d'entre eux, lourde de conséquences:

« ... Nous n'ignorons certes point que l'armée du Reich n'a nul besoin d'apports étrangers pour conduire victorieusement l'action qu'elle vient d'engager. Mais à ce rendez-vous de tous les peuples conscients de notre continent, nous ne voulons pas, nous ne voulons à aucun prix, être absents. C'est pourquoi, en l'absence du Chef de Rex, son Lieutenant, agissant au nom de tout l'Etat-major du Mouvement, a adressé à Son Excellence le Gouverneur Militaire pour la Belgique et le Nord de la France une lettre lui demandant d'une manière pressante, de bien vouloir faire connaître au Führer et Commandant en Chef de l'Armée, le désir ardent des nationaux-socialistes wallons de s'associer à la Croisade du vingtième siècle ... ».

C'est donc en l'absence de Léon Degrelle, parti le 26 juin 1941 pour Paris afin d'y conférer avec son ami l'ambassadeur Otto Abetz de la situation nouvelle résultant de l'entrée de la *Wehrmacht* en U.R.S.S. le 22 juin, que son encombrant « lieutenant » Fernand Rouleau avait pris l'initiative de proposer la levée d'une unité rexiste pour la « croisade contre le bolchevisme ». Cette initiative avait été précédée d'un article ambigu de la *Brüsseler Zeitung* se demandant si, une fois de plus, les Wallons resteraient à l'écart et d'un appel du pied du *Pays Réel*, le 30 juin, qui après avoir évoqué les Gardes Wallonnes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Belges à Waterloo et Queretaro (*sic*) concluait « les Wallons sont assurément dignes d'avoir leur part à la grande croisade ».

L'idée de lever des volontaires pour combattre aux côtés du Reich ne répugnait nullement à Degrelle et il n'avait pas attendu le thème de la croisade antibolchevique pour faire des offres de service : propositions de levée de volontaires pour opérer contre l'Angleterre, pour « reprendre » le Congo Belge, pour maintenir l'ordre en Belgique occupée, transfert de la *Brigade Motorisée de Rex* au N.S.K.K. et enfin offre personnelle d'enrôlement, comme simple soldat au besoin, dans la *Wehrmacht*, la *Luftwaffe* ou les *Waffen-SS* (le 10 avril 1941). Avant de partir pour Paris, il avait tenu à proclamer dans deux articles du *Pays Réel* - 24 et 25 juin - sa solidarité totale dans la lutte contre Staline.

## Chi va piano, va sano :

L'initiative prise par Rouleau ne pouvait cependant qu'indisposer Degrelle: quoi qu'il fasse, il apparaîtrait comme ayant épousé les forces en mouvement au lieu de leur donner l'impulsion. Sans aucun doute, l'idée avait été soufflée au « Lieutenant du Chef » par un des services parallèles allemands avec lesquels il était en contact constant. C'est le 27 juin que le Führer avait approuvé la formation de légions nationales participant à la lutte antibolchevique et qui devaient être mises sur pied dans chaque pays d'Europe occidentale occupé par l'Allemagne ainsi que dans les pays idéologiquement amis comme la Croatie, l'Italie et l'Espagne. Dans l'idée d'Hitler, la SS serait responsable de leur organisation dont le modèle devait être la Légion norvégienne.

Le 3 juillet 1941, Degrelle étant toujours à Paris, Rouleau eut un long entretien avec l'*Oberkriegsverwaltungsrat*<sup>1</sup> Thedieck, bras droit de Reeder. On lui annonça l'accord de principe, venu d'en haut, à la formation d'une unité wallonne dont l'organisation serait confiée à la *Waffen-SS*. Rex pouvait commencer ses préparatifs en attendant la communication d'un accord officiel, les modalités pratiques dépendant surtout du nombre de volontaires.

Mais la *Militärverwaltung*<sup>2</sup>, où l'on n'aimait guère Degrelle et les rexistes, posait quelques conditions préalables. Ce qui intéressait le commandement militaire en Belgique occupée, c'était beaucoup moins la participation de Wallons à une entreprise guerrière lointaine que le réservoir de main-d'œuvre militaire auxiliaire pouvant suppléer à la diminution des unités de la *Wehrmacht* et de la *Feldgendarmarie*<sup>3</sup> déplacées de Belgique sur le front russe. Au sein de l'état-major de von Falkenhausen existait le *Kommandostab*<sup>4</sup> Z, dirigé par le major Baumann et responsable de la levée des formations auxiliaires locales. C'est ce service qui avait organisé au début de mai 1941 la *Vlaamsche Fabriekswacht*<sup>5</sup> (avec du personnel provenant de la *Zwarte Brigade*<sup>6</sup> du V.N.V.<sup>7</sup>) et dans le courant de juin la *Vlaamsche Wacht*<sup>8</sup> chargée de tâches de maintien de l'ordre, dont les membres devaient être recrutés par l'entremise des V.O.S., l'organisation d'anciens combattants nationalistes-flamands. Début juillet, la *Vlaamsche Wacht* comptait déjà 800 hommes, dans lesquels Staf De Clercq voyait l'embryon d'une future armée flamande.

C'est dans le courant de juin 1941 également que le *Kommandostab Z* avait pris contact avec Rex, vraisemblablement avec Rouleau, pour la levée parallèle d'une *Wallonische Wachabteilung* I.<sup>9</sup> Le projet était encore peu développé, on n'avait pu pressentir que quatre officiers. Aussi Thedieck était-il fort net: la formation de cette unité de garde devait servir de test préalable à celle d'un corps pour la Russie et Rex était prié d'y consacrer en premier lieu toutes ses possibilités de recrutement.

La possibilité d'envoyer un homme de confiance recruter dans les *Offlags* ou celle de commissioner des cadres des milices rexistes ne dépendait pas de la *Militärverwaltung* qui continuait à insister avant tout sur la mise sur pied de la *Wachabteilung*<sup>10</sup>. A la fin de l'entretien, on communiqua à Rouleau que Degrelle recevrait, à son retour de Paris, la réponse du maréchal Keitel à son offre d'enrôlement du mois d'avril: elle était repoussée pour des « considérations de principe », c'est-à-dire sa non-appartenance à la nationalité allemande.

<sup>1</sup> Haut Administrateur Militaire

<sup>2</sup> Administration militaire

<sup>3</sup> Police militaire

<sup>4</sup> Etat-major militaire

<sup>5</sup> Garde flamande des usines

<sup>6</sup> Brigade noire

<sup>7</sup> Vlaamsch Nationaal Verbond ( Parti nationaliste flamand )

<sup>8</sup> Garde flamande

<sup>9</sup> Garde Wallonne

<sup>10</sup> Lit. : Bataillon de garde

Rentré de France, Degrelle fut donc mis devant le fait accompli. Sous peine de se déconsidérer et de passer pour un germanophile très tiède, il lui fallait couvrir l'initiative de son lieutenant et accepter les préalables posés par Thedieck et le *Kommandostab Z*. L'entrevue Degrelle-Rouleau aurait été orageuse selon certains témoignages. Il fallait aussi compter sur l'opposition farouche à Degrelle de certains responsables de la *Militärverwaltung*, en particulier de Heym, s'il faut en croire le journal de Victor Matthys.



La Légion Wallonne naîtra de l'ambition dévorante  
et des rivalités de Degrelle et de Rouleau

### Vous qui partez :

On a une assez bonne idée de ce que voulait réellement le chef de Rex au début de juillet 1941 en lisant le long discours qu'il tint le 6 juillet aux « *Formations de Combat* » de Bruxelles, texte qui fit ensuite l'objet d'une circulaire diffusée à des centaines d'exemplaires au sein du mouvement pour favoriser la campagne de recrutement. Création de la *Garde Wallonne* d'abord, « *armée à l'intérieur, armée disposant de toutes les armes modernes* », « *soldats de la révolution* », mais « *infiniment mieux payés que les gendarmes, la police* », dont les hommes et les officiers seront nommés par Rex pour que « *la révolution passe au stade légal* », « *Il nous faut tout de suite 800 F.C. qui formeront le premier régiment de Gardes Wallonnes* ».

Quant à la question du front russe, Degrelle rappelait complaisamment ses offres antérieures de collaboration militaire, sa propre offre d'enrôlement dans la *Wehrmacht*, affirmant que la réponse de Keitel – qu'il venait de recevoir – lui enjoignait de rester en Belgique là où était son véritable devoir. Il n'avait manifestement aucune envie d'y déroger : « *.....Pensez à cette jeunesse de chez nous, étriquée, n'ayant jamais voyagé et qui va pouvoir connaître l'épopée la plus grandiose...partir à travers la Russie, la Crimée, les Indes, on les verra rejoindre les Indes et les Anglais, approcher des terres de Chine (sic). C'est une conception fabuleuse du monde qui va naître. Je voudrais être libre et avoir 20-25 ans comme vous autres. Jamais un tel avenir n'a été donné à la jeunesse ... Je n'ai qu'une peur, c'est que vous arriviez quand il sera trop tard ... Il semble que si j'étais dans votre*

*cas ce serait dans mon âme un déchirement terrible d'y manquer...».*

Si Degrelle n'avait aucune intention de partir, il avait eu soin de préciser qu'il en donnait l'autorisation à Rouleau et à Louis Richard, chef de la F.C. bruxelloise. Le 8 juillet, dans un éditorial ronflant du *Pays Réel*, le chef de Rex embouchait la trompette guerrière : « *Soyez des soldats, soyez des hommes! La révolution se fait dans le sang. Voici le temps des fusils et des épées!* ». C'était surtout le temps des coups de Jarnac de toute sorte.

Alors que *Le Pays Réel* de ce 8 juillet publiait le premier avis de recrutement officiel du *Corps Franc Wallonie* qui permettrait aux volontaires de combattre « *pour leur chère Patrie, pour leur Roi-Soldat*» (sic), le *Volk en Staat* du même jour publiait un appel de Staf De Clercq à la formation d'une *Legioen Vlaanderen*.<sup>11</sup>

Certes, le chef du V.N.V. n'avait pas attendu, lui non plus, la « *croisade à l'Est* » pour recruter en faveur de l'Allemagne: le 20 avril 1941, il avait donné l'ordre à ses militants de recruter pour le régiment SS *Nordwest*. Il s'agissait surtout pour le V.N.V. de contrer la concurrence politique de *l'Algemene SS Vlaanderen*<sup>12</sup> de Lagrou. En juillet 1941, il s'agissait cette fois de faire pièce à l'initiative Rouleau couverte par Degrelle.

Les trois compagnies de la *Nord-West* devaient en être retirées pour former, avec les nouveaux volontaires, une unité authentiquement flamande. De Clercq n'en signera que le 2 août l'acte constitutif, mais il est évident que, dans le cadre de la politique ethnique menée par le *Militärverwaltung* de Bruxelles, il s'agissait, comme Reeder le déclarera à De Clercq, d'une « *nécessité politique* », d'un contrepoids à l'existence du *Corps Franc Wallonie*.

Ce titre avait sans doute été adopté en imitation du *Freikorps Danemark* qui avait été constitué le 28 juin. Il semblait aussi indiquer qu'il ne s'agirait que d'une unité assez réduite, inférieure à une « *légion* ». Cela correspondait aux vues du *Kommandostab* qui donnait priorité au bataillon de *Gardes Wallonnes*. L'appellation *Wallonie* enfin heurtait Degrelle qui, en dépit de l'accord du 10 mai avec le V.N.V., restait alors attaché à l'idée de l'unité belge et surtout à celle d'utiliser la collaboration militaire pour se propulser à un poste au gouvernement d'une Belgique d'Ordre Nouveau. Dans son discours du 6, dans la proclamation du 8, il n'était question que de Belges et de Belgique alors que l'offre de Rouleau parlait de nationaux-socialistes wallons. Il allait s'employer à redresser la situation. Les affrontements en coulisses entre Rouleau et Degrelle battaient leur plein sans que les militants rexistes et le grand public n'en perçussent les échos et les effets. Rouleau était partisan de l'intégration inconditionnelle de l'unité wallonne dans l'armée allemande et si possible dans la *Waffen SS*. Degrelle, au contraire, pour des raisons personnelles d'ordre politique et de promotion du parti rexiste, entendait lui conserver un cachet *belgiciste*. Par le canal de l'Ambassade du *Reich* à Bruxelles, divers efforts, qui ne dépassèrent cependant pas le stade de quelques télégrammes

<sup>11</sup> Légion Flandres

<sup>12</sup> SS Générale Flandres

échangés fébrilement fin 1941 entre Bruxelles et Berlin, furent déployés afin d'imposer l'appellation de *Légion Belge Wallonie*.

A cette occasion, Degrelle et ses relais faisaient valoir la crainte que, devant la formation de deux légions, l'une flamande et l'autre wallonne, le grand public n'y verrait que le résultat d'un *diktat* imposé aux promoteurs et laissant libre cours à des spéculations quant à une structure politique future de la Belgique calquée sur le même modèle. Afin de préserver « le caractère national » de l'entreprise et par la même occasion faire échec aux démarches intégrationnistes de Rouleau, Degrelle, relayé par les services diplomatiques, suggérait la nomination d'un général belge à la tête des deux légions qui, regroupées sous son commandement, garderaient un caractère belge *de facto*. Cela échappait à la compétence de la *Militärverwaltung* de Bruxelles et les Affaires étrangères de Berlin en réfèrent au tout-puissant *SS-Hauptamt*<sup>13</sup>. En effet, le recrutement de volontaires pour la *Légion Wallonie* restait provisoirement confié à l'*Ergänzungsstelle*<sup>14</sup> der *Waffen-SS* à La Haye. En date du 24 juillet 1941, les instances berlinoises tranchèrent: pas de commandement unique des deux légions. Deux jours plus tard, la nomination d'un général belge sera définitivement écartée elle aussi. Restait le regroupement éventuel au front des deux légions sous un commandement tactique unique, mais jamais il n'en sera question.

#### Da mihi belgas :

Soucieux de faire bonne figure auprès des divers services allemands avec lesquels il traitait, Rouleau n'avait pas hésité à faire étalage de moyens utopiques dépassant largement les réalités. Il avait été question de libérer immédiatement des *Offlags* de 30 à 50 officiers de carrière sympathisants rexistes. Les Allemands restèrent dubitatifs, rappelant qu'il n'y avait eu que quatre anciens officiers seulement à s'enrôler dans les *Gardes Wallonnes*. De fait, l'encadrement du premier contingent de la *L. W.* se limitera à une quinzaine d'officiers (11 de réserve, 4 d'active). Près de deux mois plus tard, l'état-major rexiste compilera péniblement une liste de 19 officiers prisonniers de guerre, pour la plupart réservistes et de rang très subalterne, passant pour rexistes ... mais dont aucun ne demandait à s'enrôler !

Pour gonfler les rangs, Rouleau s'était aussi targué de mettre sur pied « une assez grosse unité » de Russes blancs vivant en Belgique et francophones, mis à sa disposition par Georges Woyciekowski que ses opinions fascistes avouées venaient de propulser à la tête de la communauté russe de Bruxelles. Le général Dénikine, leader écouté de l'émigration blanche, ayant discrètement fait connaître son opposition, la mirifique unité russe fondit comme neige au soleil: la *Légion Wallonie* ne comptera dans ses rangs qu'une quinzaine de volontaires blancs (surtout des immigrés de la deuxième génération et quelques anciens officiers du tsar).

Tout cela ne faisait pas les affaires de Rouleau. Outre le bureau de recrutement d'Anvers, on en avait ouvert le 9 juillet à Bruxelles, Liège, Namur, Charleroi, Mons, Tournai et Arlon. Au bout de deux jours d'activité, ce n'était pas la grande foule: 50 volontaires à Bruxelles et 100 à Liège. Aussi, le 11 juillet, c'est un Rouleau fort inquiet qui fait diffuser à tous les cadres des *Formations de Combat* rexistes une circulaire affolée: « il est absolument indispensable pour le prestige et l'avenir même du *Mouvement* que le nombre des Volontaires dans le Corps

Franc atteigne *un minimum décent*. En effet, si tel n'était pas le cas, nos adversaires ne manqueraient pas d'exploiter un insuccès éventuel contre nous ».

Il admettait les excuses possibles (non-retour des prisonniers de guerre wallons, absence de rexistes travailleurs volontaires en Allemagne) mais incriminait surtout « l'action néfaste que l'on tolère encore aux Associations d'Anciens Combattants, à la *Légion Nationale* ». Sur ce point, les autorités allemandes n'allaient pas tarder à éliminer la contre-propagande efficace des nationalistes d'extrême droite restés patriotes et des anciens combattants: le 19 août 1941, la *Militärverwaltung* ordonnera la dissolution de la *Légion Nationale*, puis un mois plus tard en fera arrêter 200 militants. Quant aux anciens combattants, l'interdiction de toute activité allait leur être signifiée en 1942.



Homme de confiance des services allemands, l'inquiétant Fernand Rouleau s'attachait à brouiller les cartes et les consciences

Rouleau allait plus loin encore: « les bureaux de recrutement ont reçu la consigne confidentielle (*sic*) de se montrer très larges dans l'application des conditions d'âge et autres imposées au recrutement ». Ni la taille (1,68 m), ni l'âge (19 à 36 ans), ni l'accomplissement préalable du service militaire - conditions initiales fixées par les Allemands - ne devaient désormais constituer un obstacle majeur à l'enrôlement dans la *Légion Wallonie*. La taille fut abaissée à 1,65 m, l'âge descendu à 17 pour la troupe et porté à 40 pour les officiers, des « exceptions » envisagées quant à l'expérience militaire, l'autorisation des parents de volontaires mineurs d'âge considérée comme inutile... C'est ainsi que lors du départ du premier contingent, on verra figurer dans les rangs des

<sup>13</sup> Direction de la SS ou S.S.H.A.

<sup>14</sup> Bureau de recrutement (de la *Waffen-SS*)

adolescents âgés d'à peine 16 ans à côté de vétérans de la Grande Guerre constellés de décorations. Resterait bien sûr à franchir l'épreuve des conseils de révision allemands, mais Rouleau estimait qu'il fallait tenter « l'expérience ». Pour imposer ses vues, il s'arrangera pour présider les commissions de recrutement à Liège, Charleroi et Bruxelles.

Restait une dernière arme, celle de l'intimidation et du chantage: «chaque homme inscrit au Mouvement ainsi que chaque relation en dehors du Mouvement et répondant plus ou moins aux conditions requises, devra être interrogé individuellement et, si possible, en présence de témoins, de manière à être obligé de justifier publiquement une décision négative éventuelle». On exercera des pressions sur des journalistes comme Streel et Jean Denis et, par la suite, nombre de cadres rexistes seront exclus, rétrogradés ou « bloqués à l'avancement » pour avoir refusé la grande aventure.

Comme cela ne suffisait pas et qu'au lieu des 5.000 volontaires escomptés, on estimait pouvoir en rassembler péniblement 500, Degrelle, relayé par Rouleau, dépêcha le 15 juillet le rexiste «présentable» Pierre Daye sonder le comte Capelle, secrétaire du Roi. Ce dernier ne pourrait-il pas encourager le recrutement par un appel royal dans la presse, un télégramme ou un subside aux organisateurs, le don d'un drapeau? Daye reçut une fin de non-recevoir, à laquelle il s'attendait d'ailleurs.

Les cadres de la F.C. faisaient chorus aux inquiétudes de Rouleau. Le 17 juillet, le commandement *FC*. de Charleroi se lamentait: « Nos cadres, dans leur ensemble, n'ont pas compris la portée historique du geste demandé ». Aussi les récalcitrants étaient-ils priés de bien vouloir exposer par écrit leurs motifs à l'état-major du Chef de Rex. Foin des scrupules: « *Votre place est dans les rangs de la Légion Wallonie, anciens soldats du canal Albert et de la Lys* » (sic).

#### Qui m'aime me suive :

On semblait donc se diriger vers un fiasco. L'autorité militaire allemande arrondit les angles: d'abord considérée comme un test, la formation du premier bataillon de **Gardes Wallonnes**, fixée au 4 août, fut retardée de trois mois. Désormais, l'entrée aux *G. W.* serait la récompense des « légionnaires » retour de leur séjour aussi court que symbolique à l'Est. Pour éviter la concurrence, le recrutement de chauffeurs N.S.K.K. devait être suspendu ...

Ce qui, incontestablement, leva les réticences psychologiques de nombreux rexistes, fut l'annonce inattendue faite par Degrelle de son engagement personnel dans la *Légion Wallonie*. Il l'annonça le soir du 19 juillet lors d'un meeting tenu dans les locaux de la loge maçonnique rue de Laeken à Bruxelles, le répéta le 20 lors d'une réunion au cinéma *Forum* à Liège et se présenta au bureau d'enrôlement Grand-Place à Bruxelles le 22 juillet pendant que le *Pays Réel* annonçait partout la grande nouvelle. Bien qu'un certain nombre de rexistes aient vu avec consternation ce départ du « Chef », l'effet sur le recrutement fut bénéfique. Dès le 23 juillet, le nombre des volontaires recensés monta à 911. Cet afflux soudain eut pour effet de décapiter littéralement le mouvement rexiste, la plupart des cadres locaux s'étant sentis « obligés » de partir à la suite de Degrelle. Le bulletin d'enrôlement de ce dernier portait le n°237 et il ne passera le conse il de révision que le 31 juillet.

Après guerre, le journaliste Robert Poulet racontera avoir été la cause fortuite de l'enrôlement de Degrelle. Aux reproches de ce dernier à propos de sa tiédeur quant à la campagne de recrutement, l'éditorialiste du *Nouveau Journal* avait répondu qu'il n'était pas de ceux qui envoyaient les autres au casse-pipe sans y aller eux-mêmes. « *C'est pour moi que vous dites cela ? Eh bien, j'y vais !* », aurait rétorqué le Chef de Rex. L'anecdote, sans doute véridique, recouvre en réalité une décision désespérée. Il fallait un coup médiatique pour encourager les recrutements. Il fallait prouver aux Allemands une germanophilie plus effective que celle du V.N.V. dont les principaux leaders, à l'exception de Raimond Tollenaere, restaient chez eux. Il ne fallait pas laisser Rouleau - qui s'était engagé le 12 juillet - tirer seul les profits de l'opération en se servant de la Légion comme tremplin et éclipser Degrelle.

Enfin pour un joueur de poker politique, cet engagement offrait deux avantages : soit court-circuiter la mauvaise volonté de la *Militärverwaltung* à l'égard de Rex en entrant, via la Légion, en contact avec les sphères dirigeantes politiques et militaires du Reich, soit, au contraire, obtenir l'ordre de rester en Belgique pour pouvoir y jouer un rôle politique plus important qu'auparavant et pour ne pas désorganiser davantage son parti. Las, personne ne devait le retenir ... « *Cet engagement, notait toutefois Matthys, se fait contre l'Administration Militaire* ».

#### Mensonges et fausses promesses :

L'engagement personnel de Degrelle avait servi de choc et d'aimant, mais il restait encore beaucoup de ce que les membres du *Kommandostab Z* appelaient pudiquement *psychologische Schwierigkeiten*.<sup>15</sup> La première était l'absence de caution royale, ce qui arrêta les cadres d'active et de réserve, s'estimant liés par leur serment de fidélité au Roi. Les services allemands avaient relevé que le *Nouveau Journal*, par exemple, considérait la question comme purement privée. Robert Poulet n'avait-il pas écrit: « *En cette matière, seule l'autorité supérieure, le Chef naturel de la Nation, peut donner des consignes générales* ».

Rouleau bien sûr s'employa à troubler les consciences en brouillant les cartes, mais Degrelle ne fit rien pour l'en empêcher. La première mesure fut de transformer en serment compatible avec celui prêté au Roi celui qui serait ultérieurement prêté par les légionnaires. En fait, il s'agissait d'une audacieuse transposition par Rouleau d'une communication du *Kommandostab Z*, reçue le 30 juin, qui déclarait le service dans les *Gardes Wallonnes* parfaitement compatible avec l'état d'officier (les *G.W* ne durent en effet prêter serment au *Führer* qu'en juin 1944). Allant plus loin, Rouleau n'hésita pas à écrire le 1<sup>er</sup> août à un officier de réserve: « *S.M. a confirmé à plusieurs reprises et notamment par l'entremise du baron Capelle qu'elle approuve chaleureusement la formation de la Légion Wallonie* ». Sommé de fournir au Palais explications et démenti, Rouleau se tint coi. Après guerre, dans les passions de l'«Affaire Royale», on fera grand cas des déclarations d'Alfred Lisein, avocat hutois (habitant de la ville de Huy) et officier de réserve, qui prétendait s'être engagé sur foi d'un document à en-tête du ministère de l'Intérieur (où fonctionnaient à côté de Romsée les rexistes Delvaux et Boulanger). Ce document reproduisait une communication téléphonique de Daye disant que le Roi approuvait l'engagement de réservistes mais ne pouvait le faire ouvertement.

<sup>15</sup> Difficultés psychologiques

Après le départ de la *Légion Wallonie* pour le camp d'instruction, Rouleau, confronté à la grogne grandissante des légionnaires à propos de promesses non tenues, fit courir le bruit qu'il venait de recevoir un télégramme de félicitations du Souverain. Il en aurait même donné lecture à quelques-uns mais, acculé, ne put le fournir, ce qui sera une des causes de sa chute. Inquiet des bruits courants à ce sujet, le comte Capelle exigea, début janvier 1942, des explications. Victor Matthys répondit le 21 janvier que « la Légion avait été dans l'obligation de se séparer de M. Rouleau », que la lettre à un réserviste était une initiative de ce dernier, qu'aucun télégramme n'avait été lu sur le front des troupes en Russie. Le Roi avait aussi laissé sans réponse un télégramme de fidélité expédié par Degrelle en novembre 1941.

Or, Degrelle, avec la psychologie caractéristique qui le poussait à croire fermement à ce qu'il savait être un mensonge, n'hésitera pas, lors d'une campagne de recrutement lancée dans les *Oflags*<sup>16</sup> et les *Stalags*<sup>17</sup> en juin 1942, à diffuser une circulaire: « ... C'est pour notre pays que nous luttons en Russie. L'autorité allemande a demandé en haut lieu à Bruxelles si le serment de fidélité au Roi était compatible avec le service à la Légion et le serment prêté à Hitler, chef des armées allemandes (ce serment lie militairement seulement, et pour la seule campagne de Russie). La réponse a été affirmative. Donc, pas de soucis, ni de scrupules à avoir à ce sujet... »

En avril 1945 cependant, Degrelle, dans un moment de sincérité, confiera au lieutenant Roger Wastiau que jamais le Roi n'avait donné son accord à la constitution de la *Légion*. Le mot de la fin doit revenir à Pierre Daye. Degrelle l'avait sollicité, alors qu'il était en exil en Argentine, pour témoigner en faveur de la fable d'une caution royale transmise par Capelle. La réponse, en date du 16 juillet 1947, fut fort nette: « Vraiment, je n'ai aucun souvenir que Capelle ait, en 1941, émis un avis formel sur la *Légion*. Il s'y intéressait, mais était toujours réticent lorsque je lui en parlais ».

Les tensions avec son Lieutenant, les assurances fallacieuses données par celui-ci, n'empêchèrent pas Degrelle de participer activement à la campagne de recrutement. Ses apparitions publiques et discours en tous lieux lui permirent de se mettre en vedette, à tel point qu'aux yeux du grand public, il passait pour le seul et véritable promoteur de la *Légion*. Fut-il également à l'origine de la promesse faite aux volontaires potentiels qu'ils revêtiraient l'uniforme de l'armée belge, ce qui provoqua une crise lorsqu'ils durent, au camp de Regenwurlager, endosser le *feldgrau* ? La question est plus malaisée à résoudre que celle de l'approbation royale. Dans son discours aux F.C. du 6 juillet et dans le tract qui en fut tiré, Degrelle promettait effectivement « le glorieux uniforme de l'armée belge » (en lettres capitales), mais aux seules *Gardes Wallonnes*. Il y avait une telle confusion entre ces dernières et le *Corps Franc* qu'il fallut, le 9 juillet, préciser qu'il ne s'agissait pas de la même unité. La circulaire relative aux conditions d'engagement à la *Légion* se bornait à préciser que « bien entendu, l'uniforme complet, y compris le linge » serait fourni.

On n'a que des témoignages oraux d'une promesse d'uniforme belge, mais on peut se demander comment les naïfs volontaires auraient pu s'imaginer que les services logistiques de la *Wehrmacht* se livreraient pour eux à une collecte

<sup>16</sup> Oflag ou Offizier-Lager : camps de prisonniers destinés aux officiers

<sup>17</sup> Stalag (abréviation de Stammlager ou camp de regroupement) : camps de prisonniers destinés aux hommes du rang

compliquée d'uniformes et d'équipements de la défunte armée belge. Il est certain en revanche que Degrelle avait tenu bon et arraché le droit pour la *Légion Wallonie* de porter comme insigne le tricolore belge plutôt que l'emblème au coq wallon qui lui avait été suggéré par certains services allemands. Les insignes de manche avaient été confectionnés et étaient prêts à la distribution dès l'arrivée au *Regenwurlager*, ce qui semble indiquer que le port du *feldgrau* avait lui aussi été décidé depuis longtemps. Du reste, chaque volontaire reçut avant le départ une circulaire datée du 2 août et signée Rouleau les avertissant que la *Légion Wallonie* était rattachée à la *Waffen SS*. Croire au port d'un uniforme belge était donc vain.

Mais, en faisant miroiter ce rattachement à la *Waffen-SS*, Rouleau était une fois de plus à côté des faits. Le 8 juillet, à la suite d'un accord conclu avec von Falkenhausen, la levée du corps fut attribuée à la *Waffen-SS*. Le même jour toutefois, Eisenlohr, le représentant de l'*Auswartiges Amt*<sup>18</sup> à la commission de levée de légions étrangères, faisait savoir que l'affectation des Wallons à la *Wehrmacht* ou à la *Waffen-SS* restait en suspens. Le 26 juillet, il annonça que les Flamands iraient à la *SS* mais, comme celle-ci prétendait manquer de personnel d'instruction, les Wallons seraient confiés à la *Wehrmacht*, leur recrutement restant toutefois attribué à la *Waffen-SS*. C'était la conséquence du refus de Himmler de prendre en charge les contingents non « germaniques » - croates, espagnols, français et wallons - refilés à la *Wehrmacht*. On peut se demander si Rouleau fut au courant de cette évolution ou s'il ne tenta pas, menant sa propre politique, de faire modifier la décision prise.

Ce qui par contre est certain et apparaissait noir sur blanc dans les conditions d'engagement remises aux volontaires, c'était une effarante promesse de limiter la « croisade » à une promenade de santé: « ... Après une courte période de réentraînement (deux semaines), la *Légion volontaire partira pour le front et sera mise immédiatement en service. Il ne s'agira pas, bien entendu, d'actions offensives. Les formations d'assaut modernes nécessitent un entraînement spécial et de longue durée. Il y a donc lieu de prévoir que la *Légion volontaire sera placée en seconde ligne* ... ». En revanche ce qui fut promis et tenu, on se demande au prix de quelles négociations serrées, c'est que la *Légion* serait commandée en français et aurait un cadre exclusivement composé de gradés belges d'active ou de réserve que les Allemands promettaient de commissionner à grade égal. Ce sort était fort différent de la « dénationalisation » qui, à la grande indignation du V.N.V., sera pratiquée envers les volontaires flamands.*

### Départ ... et désillusion :

En sortant le 31 août du Conseil de Révision de Bruxelles, Léon Degrelle tint aux journalistes un discours assez désabusé: « Alors que le sort de l'Europe se joue à l'Est, il est de mon devoir de partir avec mes hommes. Je n'oserais pas du reste faire autrement et me présenter devant eux. Mon action politique en Belgique est forcément en veilleuse, pour le moment. Aussi pourrai-je être plus utile là-bas ... ».

L'enrôlement pour l'Est était une carte pour forcer le destin politique, non seulement le sien, mais celui de la Belgique. N'avait-il pas écrit le 8 juillet: « on ne traitera pas un vaincu devenu un camarade de sang comme on l'eût traité s'il eût tristement ruminé sa défaite dans l'isolement et la stérilité ». Chez ceux qui l'accompagnaient, les motivations étaient

<sup>18</sup> Office des Affaires étrangères



souvent identiques: l'espoir d'assurer à la Belgique une position de « vainqueur » dans la nouvelle Europe, un patriotisme mal compris tentant de laver les armes à la main la honte de la défaite en méritant l'estime du peuple guerrier par excellence, la fidélité personnelle au « Chef de Rex » dont ils ne mesuraient pas la vanité et les défauts, et, enfin, par-dessus tout, la motivation antibolchevique souvent d'origine religieuse. Beaucoup croyaient sincèrement partir pour Dieu, la Patrie, l'Europe, le Roi ... et Degrelle. Paul Struye, que l'on ne peut taxer de sympathies rexistes, notait dans ses carnets le 1<sup>er</sup> décembre 1942: « il n'est pas douteux que le plus grand nombre des légionnaires wallons qui combattent sur le front de l'Est ont la conviction profonde de faire le sacrifice de leur vie pour une noble cause, qui, à leurs yeux, est à la fois celle de la Patrie et celle de la civilisation chrétienne ».

« commandant ff de la *Légion Wallonie* »? Dans l'optique de Degrelle, dans laquelle la *Légion* devait éclipser le parti rexiste comme levier vers le pouvoir, il n'était pas question de laisser le « traducteur » Rouleau tirer les marrons du feu et l'évincer de tout rôle à la *Légion* d'abord, à Rex ensuite. Aussi, le 7 août, Degrelle prit ses précautions: la fonction de Chef de Rex a.i.<sup>19</sup> sera confiée jusqu'à son retour à Victor Matthys, qualifié de « plus vieux et plus fidèle collaborateur », qui, assisté de Pévenasse, Vandevelde et Streel, devait assumer « l'entièreté du pouvoir ». Le parti était ainsi prémuni contre tout retour inattendu de l'encombrant « Lieutenant du Chef ». Finalement, le 8 août 1941, sous la protection de la *Feldgendarmarie*, les quelque 860 volontaires à avoir surmonté l'épreuve des conseils de révision sont rassemblés au Palais des Beaux-arts à Bruxelles pour la cérémonie de départ et y écouter, bien sûr, un discours de Degrelle.



Présents dès le départ, ces messieurs de la SS veillent au grain

Le présent restait pourtant sombre, l'avenir était inconnu. Il avait fallu recommander aux volontaires de tenir leur engagement secret pour éviter des brimades. Rouleau et Degrelle continuaient à faire des promesses, mais il semblait qu'après de la *Militärverwaltung* la levée de la *Légion* n'avait rien changé à la défiance manifestée envers Rex. On s'y arrangera pour faire partir de Bruxelles, à grands renforts de publicité, les volontaires de la *Legioen Vlaanderen* le 6 août, avant les « Wallons ». Le parti rexiste essayait de tirer au maximum la couverture à lui, arguant du fait que la presque totalité des volontaires, près de 90%, avaient été recrutés dans ses rangs. Le jour du départ, les volontaires étaient instamment priés de revêtir l'uniforme des formations rexistes.

Degrelle avait une autre raison d'inquiétude. Son ignorance totale de la langue de Goethe l'avait forcé à abandonner à Rouleau toutes les négociations avec le *Kommandostab Z* et le Bureau Central d'Anvers. Il n'en savait que ce que son « Lieutenant » voulait bien lui dire. Rouleau en profitait. Ne s'avisait-il pas, début août, de signer ses circulaires du titre de

Ce dernier évoque bien entendu les poncifs habituels de la croisade antibolchevique mais laisse aussi entrevoir le but politique de l'opération: « *Un jour, nous reviendrons. Ayant tout donné, nous pourrions alors tout prendre* ».

Mais le chef de Rex, qui n'a pas digéré la préférence accordée par la MV et la SS aux volontaires flamands, va lancer un premier ballon d'essai pour une intégration future de son unité à la Waffen-SS dans une rhétorique qui mêle de façon surprenante le tricolore belge aux couleurs du pangermanisme: « *Pour nous, Wallons, Germains de langue française, jaillis de la même race que nos frères du Nord et de l'Est, ce grand rassemblement a des résonances toutes spéciales. C'est le passé de notre peuple qui inconsciemment nous appelle ... Nous rejoignons spécialement la grande communauté germanique, celle qui nous donne le sang originel... C'est vingt siècles de vie commune, à chaque jour interrompue, ressuscitée aujourd'hui dans l'honneur des armes ... Patrie ! Patrie ! C'est pour toi, pour que ton nom soit respecté, pour que tu ailles le regard fier que nous délaissions*

<sup>19</sup> ad interim : remplace le titulaire du poste en son absence.

*aujourd'hui tes longs cieux gris et roses ... Nos cœurs seront forts, si dur que soit le chemin, si loin de toi qu'il nous conduise ! Ton amour nous guidera. Et les voix de ton passé. Et la vision de ta jeunesse. Et le souvenir de ton Roi ... ».*

Après remise d'un drapeau, non belge, mais noir aux bâtons de Bourgogne simplement cravaté aux couleurs nationales, Degrelle rentra dans le rang comme simple volontaire d'une des cinq compagnies, une par province wallonne, rassemblées rue Horta. Il occupait le premier rang de la première compagnie, entre son secrétaire Félix Franck et le cadre FC. Georges Villers. Bien peu remarquèrent alors le regard chargé d'inquiétude et de sourde colère qu'il décochait à Fernand Rouleau, qui, en tête du cortège, prenait déjà des allures de commandant en chef.

Sous une pluie fine, le cortège s'ébranla vers la gare du Nord, passant devant le Palais Royal vide. Une clique militaire allemande jouait des marches belges et, au moment du départ, la Brabançonne et Vers l'Avenir. Les trottoirs étaient vides mais il y avait à la gare d'assez nombreux sympathisants, tandis que gendarmes et policiers belges requis pour le service d'ordre leur tournaient ostensiblement le dos. A peine parti, le train stoppa à Schaerbeek, officiellement pour charger les bagages, mais on prétendait que cet arrêt avait eu pour but de permettre à certains dignitaires de se défilier en douce.

motorisé. Les instructeurs allemands, dont la plupart ignoraient le français, découvrirent avec effarement qu'il ne s'agissait nullement d'anciens soldats belges auxquels un cours de rafraîchissement de deux semaines serait suffisant, mais d'une masse de militants politiques, dont l'âge allait de 15 à 55 ans, et dont beaucoup n'avaient jamais tenu un fusil. Du côté des volontaires, c'était aussi la désillusion par rapport aux promesses imprudentes de Rouleau et Degrelle. Ce dernier avait dû improviser un discours, le premier d'une longue série, pour convaincre ses hommes d'endosser l'uniforme *feldgrau*, leur expliquant que l'uniforme belge ressemblait trop à celui de ... l'Armée Rouge.

Comme les Allemands ne prétendaient reconnaître que les grades de l'armée belge, nombre d'officiers des *Formations de Combat*, porteurs de titres ronflants, étaient déçus et s'estimaient trompés. Il fallait pourtant constituer d'urgence un ordre de bataille. Une nouvelle fois Rouleau émergea, nommé d'emblée lieutenant et officier d'ordonnance de la *Légion*. Utilisant sa parfaite connaissance de l'allemand, il tranchait à tout propos, pendant que le *Schütze*<sup>21</sup> Degrelle ne pouvait qu'acquiescer de plus ou moins bon cœur. Mais la roche Tarpéienne était près du Capitole. La désinvolture, les manières ostentatoires et les allures de casseur d'assiettes de Rouleau indisposèrent au plus haut point le très sec et très ascète *Hauptmann* Hauser qui rédigea un rapport virulent qui prit le chemin de Berlin.



Qui remarquera alors le regard chargé de rancune lancé par Degrelle à Rouleau paradant comme commandant en chef ?

Parvenus au *Regenwurlager* à Meseritz le 12 août, Degrelle et ses hommes se trouvèrent au milieu d'un océan de difficultés. Le 4 août, l'*OKH*.<sup>20</sup> avait décidé de baptiser l'unité *Wallonische Infanterie-Bataillon 373*, à trois compagnies de fusiliers, une d'armes lourdes et un train hippomobile et

Quant à l'officier de liaison allemand, le *Leutnant* Leppin, il considérait alors avec beaucoup de mépris, en bon protestant pangermaniste, la troupe bigarrée que les impératifs de la politique avaient offerte à la *Wehrmacht*.

Fernand Rouleau commit l'erreur d'abattre trop tôt ses cartes. Il commença à intriguer contre Degrelle, proposant à certains officiers de le renvoyer en Belgique et d'accentuer l'intégration de la *Légion* dans l'armée allemande. A d'autres, il faisait miroiter la possibilité de créer une unité SS en Alsace, dans laquelle il aurait incorporé la *Légion* et grâce à laquelle il aurait supplanté Degrelle sur les plans politique et militaire. On connaît encore assez mal les circonstances exactes de la chute de l'encombrant « Lieutenant du Chef ».

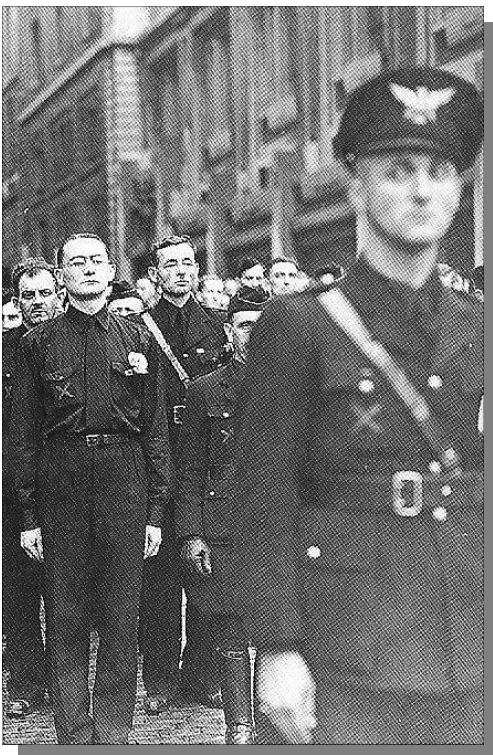
Devant les remous provoqués par le port de l'uniforme allemand et le serment prêté « dans la lutte contre le bolchevisme ... au haut commandement allemand et à son chef suprême Adolf Hitler », fut-il sommé de produire le fameux télégramme royal dont il ne cessait d'affirmer l'existence? Une enquête menée en Belgique à la demande de Degrelle lui apprit-elle, mais il était bien tard, que son «

<sup>20</sup> Oberkommando des Heeres ( Quartier Général de l'Armée de terre)

<sup>21</sup> Soldat de 2<sup>e</sup> classe dans la SS

Lieutenant » avait appartenu aux services d'espionnage allemands ? Le rapport Hauser fut-il déterminant ? Ou bien avait-on enfin appris que Rouleau, qui s'abritait derrière son titre d'officier de réserve pour tout régenter et distribuer grades et fonctions, ne figurait pas dans les cadres de l'armée belge ? Aurait-il, comme certains le prétendirent après guerre, essayé d'éliminer physiquement Degrelle par une blessure opportune à l'entraînement ? On ne sait. Mais le couperet tomba vers la mi-septembre : Rouleau disparut comme dans une trappe. Sur ordre de Degrelle, les cadres rexistes restés en Belgique recevront le 10 octobre un avis formel : « Conformément aux directives de l'Etat-major du Chef, il est strictement défendu aux officiers et gradés F.C. d'être en relation ou d'établir un contact avec Monsieur Fernand Rouleau, ex-lieutenant du Chef de Rex. Cet ordre est formel et la non observance sera considérée comme trahison envers le Chef de Rex, entraînant les sanctions qu'elle appelle ».

L'éviction de Rouleau ne mit pas fin aux problèmes de Degrelle. Tentant toujours de « réviser » de son mieux la *Légion Wallonie* dans un but de promotion politique, il devait aussi compter sur les intrigues du *Leutnant* Leppin et sur la présence dans les cadres légionnaires d'un groupe « militaire » soucieux avant tout d'efficacité et peu sensible aux visées politiques. Ce clan se divisait d'ailleurs en « belgicistes » et en partisans de l'intégration à la *Wehrmacht* et d'un commandement allemand. Il y avait aussi l'agitation menée par des volontaires provenant des mouvements concurrents des *Amis du Grand Reich Allemand* et de la *Ligue anti-juive*, animés par le Dr Miesse qui ne ratait aucune occasion de proclamer ses conceptions « européennes » à base raciale. Si, pour l'ensemble des volontaires, Degrelle restait « le Chef », s'il pouvait compter sur l'appui de son fidèle Jules Mathieu, il manquait de moyens pour imposer ses vues.



**En tête de la 1<sup>ère</sup> compagnie on reconnaît Jules Mathieu, ancien adjudant des Chasseurs Ardennais, fidèle inconditionnel de Degrelle**

Sa nomination à un grade d'officier honoraire avait été écartée comme présentant trop de difficultés techniques et

administratives. Il comprit bientôt que le seul moyen de réaliser ses objectifs politiques était de faire participer la *Légion* à des opérations en première ligne, animant une coterie résolument « belliciste ». Il se heurtait au clan des cadres politiques de Rex, conduits notamment par Jean Georges, qui pensaient qu'il fallait s'en tenir à la politique de présence purement symbolique annoncée lors de la campagne de recrutement. Ce clan reçut paradoxalement l'appui des « militaires » qui estimaient que la préparation et l'instruction militaires avaient été insuffisantes.

Il semble en outre que Degrelle n'ait pas renoncé, en septembre 1941, à obtenir l'intégration de ses hommes à la *Waffen-SS*. Gottlob Berger signalait à Himmler, le 22 septembre, que Degrelle s'était adressé à la *Volksdeutsche Mittelstelle*<sup>22</sup> pour obtenir les mêmes conditions pour ses hommes que pour les volontaires SS et se dépensait pour se faire bien voir de la SS, qui boudait cet adepte de « la Grande Belgique ».

Finalement, les 16 et 17 octobre, le sort en fut jeté : la *Légion Wallonie* quitta le *Regenwurlager* pour le front russe, avec un effectif de 19 officiers et 850 hommes. Le commandement avait été confié à Georges Jacobs, un commandant pensionné de l'armée belge, né en 1893, et n'ayant rien d'un foudre de guerre. Il avait rejoint l'effectif avec une trentaine de retardataires qui avaient quitté Bruxelles le 18 août. Lui aussi croyait à une présence symbolique et dut écrire à sa femme pour qu'elle lui fasse parvenir d'urgence ses manuels de tactique. Degrelle n'avait pas tardé à s'imposer à lui, intervenant dans l'élaboration des listes de gradés.

Il ne nous appartient pas de suivre ici les premières opérations de la *Légion*, déployée dans des missions de garde et de sûreté dans la région du Donetz. Fin décembre, elle devra renvoyer en Belgique six officiers - dont le *Kommandeur* Jacobs - et 50 hommes inaptes. Après son éviction, Rouleau était rentré en Belgique où il fut employé dans Les services de sécurité. On le retrouva ensuite, vêtu d'un rutilant uniforme, plastronnant à Paris à l'*Ersatzkommando*<sup>23</sup> *der Waffen-SS Frankreich*. Il aurait accompli une mission secrète en Tunisie pour en rapatrier des stocks d'or. En juin 1944, il fut promu *Obersturmführer*<sup>24</sup>-SS et affecté à la division de Kavalerie *Florian Geyer* commandée par Fegelein, le « beau-frère » de Hitler. La débâcle allemande le trouva rôdant près de la frontière suisse. Il réussira à la franchir et prendra tranquillement le vol régulier pour l'Espagne. Il jouira d'une excellente situation à Madrid où il mourra, octogénaire, le 31 juillet 1984.

Léon Degrelle, on le sait, a coulé des jours heureux en Espagne et ce jusqu'à sa mort, le 31 mars 1994. Les 1.337 légionnaires qui dorment à jamais dans la steppe russe ou sur les bords de l'Oder pour avoir cru à leurs promesses n'eurent pas cette chance ...

Article d'Eddy Debruyne, paru dans la collection "Jours de guerre" n°8 aux Editions du "Crédit Communal de Belgique" très légèrement adapté par P. Vandenbroucke.

Crédit photos (dont la photo de couverture) : Collection Eddy Debruyne

<sup>22</sup> Administration des affaires des allemands ethniques, lisez « considérés comme de race allemande »

<sup>23</sup> Commandement de réserve

<sup>24</sup> Lieutenant dans la SS

# Interview d'Henri Kichka, survivant de la Shoah

## Par Laurent Liégeois

Voici quelques semaines, Monsieur Henri Kichka, survivant de la Shoah était en train de délivrer un témoignage devant des élèves d'une école à Bruxelles lorsqu'un professeur de religion islamique de l'établissement avance publiquement que son récit est « largement exagéré » ! C'est la première fois qu'une telle mésaventure lui arrive et elle fait mal. Très mal...



Mr Henri Kichka

Il faut savoir que Mr Kichka, (83 ans, 4 enfants et une ribambelle de petits-enfants et arrière petits-enfants), a survécu à 11 camps ainsi qu'à la Marche de la Mort. Il est le seul rescapé de sa famille. Sa mère, son père et ses sœurs sont décédés dans les camps. Pourtant, c'est un homme rempli d'humour et d'humanité que nous avons rencontré et avec qui nous avons évoqué, à travers les questions que les membres du Forum « Le monde en guerre » lui ont posé, les événements de sa vie passée et récente.

HistoMag : Monsieur Kichka, vous vous en êtes sorti en piteux état (38 Kg, tuberculose, etc.) mais vous êtes rentré vivant. En lisant les mémoires de Madame Simone Weil, nous constatons qu'elle attribuait sa propre survie à 3 choses : son jeune âge (pleine de santé au moment de son arrestation), sa volonté de rentrer pour raconter et aussi... des coups de chance ! A quels facteurs attribuez-vous votre survie ?

Henri Kichka : La force physique et la jeunesse (j'avais 14 ans), et la volonté de survivre représentent 5% de la survie. Mais le facteur le plus important qui représente 95%, c'est la chance. En fait, les SS ne faisaient pas de différence entre les Juifs. Si on reste en vie, c'est qu'on a de la chance. Je suis passé par 11 camps, 14 mois d'hôpital et 1 an d'orphelinat. C'est de la chance car maintenant, je suis en bonne santé. Le fait que, dans ma jeunesse, j'ai fait beaucoup de sport et de scoutisme m'a beaucoup aidé. De plus, mon père voulait que je survive pour que je puisse témoigner. Il voulait que je vive pour que je fonde une famille car lui, il sentait qu'il n'allait pas survivre... L'humour et le moral m'ont aussi aidé à survivre.

HM : Avez-vous jamais été témoin de la moindre hésitation, compassion ou ce genre de choses de la part de l'un des SS ?

HK : Jamais, à 100%, jamais, jamais, jamais ! Un exemple : un SS qui surveillait le travail pendant la journée était en train de fumer. Il jetait son mégot par terre et l'écrasait avec sa botte de façon à ce qu'il ne puisse être récupéré et utilisé par des Juifs. Lors de la Marche de la Mort, qui a duré 13 jours et 13 nuits, les centaines, les milliers de SS qui nous ont surveillé pendant 330 km étaient suivis par les Russes. Sur les 60.000 Juifs qui venaient de toutes parts, les Russes en ont dénombrés 42.000 tués soit d'une balle dans la nuque, par les SS, soit par fatigue. Jamais de compassion ! Malgré tous les camps par lesquels je suis passé, la Marche de la Mort est l'épreuve la plus terrible que j'ai vécue !

HM : Est-il possible de rentrer d'une telle épreuve sans brûler de haine pour le restant de ses jours ?

HK : Oui, c'est possible. Si on est envahi par la haine, on ne ferait que se retourner vers son passé et alors, on n'a pas d'avenir, pas de famille... Je ne supporte pas les gens qui ont survécus aux camps et qui s'empêchent de dormir à cause des camps. J'ai beaucoup d'amis qui se sont suicidés à cause des camps car ils ne l'ont pas supporté. Moi, je suis rentré seul au monde. Je n'avais plus personne. Je ne regarde que l'avenir. Mon passé n'est là que pour me faire témoigner. Et pourtant, au début, personne ne nous questionnait sur notre vie...

HM : Quel est l'élément "déclencheur" qui vous a poussé à raconter votre déportation ?

HK : J'ai attendu que mes enfants soient en âge de comprendre. Parce que, jusqu'à 12, 13 ans, j'ai voulu les préserver de ce passé-là. Je leur en ai parlé par bribes, au début. Puis, tous mes enfants ont rejoint un mouvement de scouts juifs où on en parlait beaucoup plus. Quand j'en ai parlé à mes enfants et qu'ils ont découvert ce que j'avais vécu, ils m'ont accompagné à Auschwitz, mais seulement à l'âge adulte, quand ils ont été en mesure de comprendre.

Et c'est ma fille qui m'a poussé à écrire. Elle m'a offert un cahier pour que je couche mes mémoires. Puis, ma fille m'a fait rencontrer un éditeur qui m'a demandé le titre de mon livre « **Une adolescence perdue dans la nuit des camps** ». Et il a décidé de le publier uniquement sur base du titre, sans le lire, car il ne me connaissait pas ! Chapeau !

**HM :** Avez-vous témoigné tout de suite, dès votre retour ou êtes-vous rentré dans un mutisme, chose fréquente chez les anciens déportés ayant vécu des événements aussi horribles que ceux que vous avez vécu ?

**HK :** Mais qui s'intéressait au sort des Juifs après la guerre ? Les Belges se reconstruisaient. Et en plus, personne ne nous croyait. A l'époque, il n'y avait pas de PC, pas de TV et 9 mois après la fin de la guerre, on voit débarquer dans Bruxelles des gens en pyjama, des squelettes vivants... Nous sommes arrivés, pas dans l'indifférence, mais dans l'ignorance. Les gens ne savaient pas. Pendant des années, nous avons été les oubliés de l'Histoire.

Lorsque j'étais dans le sanatorium à Alseberg, je ne parlais à personne de mon passé. Les gens se soignaient et je n'allais pas leur casser les pieds avec ça. Les jeunes ne posaient pas de questions non plus, pourtant, ils voyaient mon numéro tatoué sur mon bras. On ne m'interrogeait pas et ça me rendait malade car j'aurais tant voulu qu'on me pose des questions car j'aurais volontiers raconté et expliqué ! Les gens voulaient être soignés, pas qu'on leur parle de camp, de torture, de chambres à gaz...

**HM :** Comment avez-vous appris que votre famille ne reviendrait pas ? Comment l'avez-vous compris ?

**HK :** Tout d'abord, j'ai été séparé de ma mère et de mes sœurs en 1942, quand nous avons été envoyés en Pologne. Après la guerre, à Bad Arolsen, j'ai découvert tout ce qui concerne les Juifs, ainsi que ma maman et mes sœurs. J'ai ainsi découvert que ma tante, ma maman et mes sœurs ont été gazées le même jour ! Les femmes étaient destinées à mourir. Quand j'étais dans les camps, je me doutais bien de ce qui leur était arrivé car je me doutais que jamais ma maman et mes sœurs ne pourraient survivre à un tel régime.

**HM :** Avez-vous eu peur à un certain moment de devenir "muselmann"<sup>25</sup> ?

**HK :** Non, je n'ai jamais pensé à la maladie ou à ma mort. Je ne me suis jamais laissé aller. Je ne suis pas comme ça. Il existe quelque chose en l'homme qui fait qu'il peut triompher de tous les maux de la terre : une cuirasse blindée. Mais il faut être né avec. Il faut se battre pour vivre et donner l'amour qu'on a en réserve. Et plus on a souffert, plus on a d'amour à donner !

**HM :** Avez-vous été témoin de scènes d'entraide dans cet univers qui tendait plutôt à penser à chacun pour soi à cause de l'instinct de survie ?

**HK :** L'entraide était très difficile. Dans chaque baraque, lorsque l'on est 300, 400, 500, 600,... il n'y a rien du tout. En fait, l'entraide ne se faisait qu'entre gens de même nationalité. Les Belges et les Français s'entendaient bien. La langue était le facteur d'entraide. Le Yiddish m'a aussi aidé à me faire des amis. Mais en fait, l'amitié était réduite à sa portion congrue car les SS avaient rendu les gens comme des bêtes. A l'heure actuelle, j'entretiens encore une amitié indéfectible avec des Français.

<sup>25</sup> Etre à l'état de « musulman » : terme employé, dans la plupart des camps de concentration, pour décrire le détenu à bout de forces, maigre et décharné, survivant dans un état voisin de la mort. Indications tirées du livre « Le Siècle des camps » de Kotek et Rigoulot et trouvées sur le site suivant : [http://www.memoire-net.org/article.php3?id\\_article=101](http://www.memoire-net.org/article.php3?id_article=101)

**HM :** Comment fait-on pour survivre à 11 camps et une marche à la mort ? La volonté de sortir de là peut-être... ? Mais une fois sorti et revenu à la vie quotidienne, comment fait-on pour s'y réadapter, ne pas y perdre pied ?

**HK :** La force morale. Il n'y a pas d'autre réponse ! J'étais vivant. Et ça, les nazis ne s'y étaient jamais attendus ! J'étais vivant et le reste ne m'intéressait pas. J'avais la gale, la tuberculose, mais j'étais vivant ! Lorsque j'étais au sanatorium, lorsque je me lavais le matin et que je regardais dans le miroir, je constatais que je grossissais et je réalisais peu à peu que je revenais à la vie ! Maintenant, je témoigne avec humour ! C'est un moyen de me libérer. C'est grâce à l'humour que je ne fais pas de cauchemars.



**HM :** La haine, de certains, liée à l'indifférence de la majorité vous ont conduit à votre calvaire. Comment percevez-vous l'indifférence actuelle ? Y voyez-vous les prémices d'un retour de la barbarie ?

**HK :** Oui, j'ai peur de l'indifférence. Lorsqu'il était en prison, Hitler jouissait d'une certaine liberté. Il y rédigeait Mein Kampf. Et tout y était écrit à partir de 1923. Et maintenant encore, ce livre est édité et vendu... En 1933 déjà, tout le monde devait être au courant. La Société des Nations, les USA, l'Europe,... Tout le monde savait. Quand Hitler a occupé l'Autriche, on s'est dit que, après tout, c'était son pays. La Tchécoslovaquie, c'était loin... On a commencé à réagir quand il a envahi la Pologne...

Actuellement, tous les jours, il y a des attentats. Qui s'en soucie ? L'ONU réagit mollement... Le monde est égoïste, indifférent et uniquement tourné sur lui-même et ne voit pas les dangers issus de la montée des fondamentalismes ! Il faut être ferme avec les intégristes !

J'en suis à mon 239<sup>e</sup> témoignage dans les écoles, mon 44<sup>e</sup> dans les camps. Il faut que les jeunes sachent. Il faut que les jeunes sachent ce que c'était la vie dans les camps, travailler 11 heures par jour sans manger autre chose que 200 gr de pain et de la « soupe » infâme, faite à partir de l'eau du robinet qui servait à préparer le béton, m'a-t-on raconté, car en fait, nous n'en avons jamais connu l'origine !

**HM :** Dans beaucoup de témoignages de survivants, ils expliquent qu'ils avaient ce que nous appellerions à défaut d'un meilleur terme, des "gestes d'humanité" pour ne pas sombrer dans l'horreur. Certains essayaient de rester le plus propre possible, au besoin en se lavant à l'eau glacée en plein hiver, d'autres s'obligeaient à manger de la façon la plus

normale possible la maigre ration qui leur était donnée au lieu de se jeter dessus malgré la faim omniprésente, d'autres organisaient dans leur block des moments de détente où ceux qui le souhaitaient pouvaient dire de la poésie ou entonner quelque chanson populaire... les exemples sont sans fin et semblent aussi variés que les personnes. Ces gestes étaient parfois conscients et faits en toute connaissance de cause, d'autres fois ces gestes ne devenaient compréhensibles pour leurs auteurs qu'une fois libérés... Avez-vous connu ce genre de "geste" consciemment ou non ?

HK : Non, je n'ai jamais constaté ce genre de geste. Le soir, harassés par le travail, sans manger, sans pain... qui avait la force de chanter ? Par contre, ce que nous faisons, c'est évoquer le passé : l'école, le sport, les examens, les scouts... Nous parlions de la nourriture de nos mères, de nos épouses... Nous en étions arrivés à sentir l'odeur des aliments dont nous parlions ! A part le « pain » et le « soupe », nous n'avions rien. Pas de poisson, de viande, de charcuterie... Rien ! J'ai entendu dire que certains priaient, mais toujours en cachette du kapo ! Nous parlions du passé. Nous ne parlions que de ça. Et dès 4h00 du matin, il fallait se lever pour travailler !

HM : M. Kichka, avez-vous revu des camarades de déportation depuis votre retour et si oui de quoi parlez-vous ? Si non pourquoi, est-ce un choix délibéré de votre part de ne pas revoir vos compagnons d'infortune qui ont survécu ou est-ce la nécessité d'un retour à la vie ordinaire qui vous a imposé cet état de fait ?

HK : Oui, je les revois, mais on ne parle pas du passé ! Nous devenons vieux et nous voulons en profiter ! On veut s'amuser et ne pas revenir sur le passé ! La relation avec mes amis est unique !

HM : Peut on imaginer que le professeur de religion islamique qui a nié votre témoignage, a réagit instinctivement, sans trop penser ce qu'il affirmait, ou alors, sa conviction était-elle faite d'avance. Et pas seulement la sienne, mais celle des autres adhérents à sa croyance et qu'il est intervenu "en âme et conscience", dans le but d'édulcorer vos dires ?

HK : Question très pertinente ! S'il était intervenu à la fin de mon témoignage, peut-être. Mais après une heure seulement, il est intervenu. S'il l'a fait, c'est qu'il était convaincu qu'il avait raison. Il était convaincu de son bon droit avant son intervention. En tout cas, les autorités de l'école ne savaient pas qu'il allait intervenir comme cela. J'aurais préféré être pris à part par ce professeur et qu'il me dise « Ecoutez, j'ai mes convictions, mes opinions et je pense que vous avez tort... ».

HM : Qu'avez-vous à répondre à ce professeur de religion islamique ?

HK : Je ne suis ni juge, ni magistrat, ni avocat. Le Ministre de l'enseignement se chargera de le sanctionner. Je veux rester digne. Je ne demande qu'une chose : des excuses !

A lire : Henri Kichka, Une adolescence perdue dans la nuit des camps, Editions Luc Pire, Les territoires de la mémoire.

Merci à Carlo, Petit\_Pas, Omega.067, Tiro 22, Schwarze Kapelle, Daniel Laurent, Moumoune, Prosper Vandenbroucke, Henri Rogister et Audie Murphy pour leurs questions et témoignages de sympathie. Mr Kichka a fortement apprécié la pertinence des questions ainsi que les diverses lettres qui lui ont été remises à l'occasion.

Photos : Henri Kichka et LIFE



# Le plan Sussex

Par Pierre Tillet

**NDLR :** Chers lecteurs, notre dernier numéro vous avait présenté une opération particulière de parachutages en Seine et Marne dans le cadre du plan Sussex. La rédaction avait fait l'erreur, que nous prions l'auteur et vous-même d'excuser, d'affecter le Plan Sussex aux opérations du SAS. Nous avons jugé qu'il serait utile de replacer ici ce plan dans son contexte. A notre grande joie Pierre Tillet (Appuyé par Dominique Soulier, conservateur du musée du Plan Sussex) a accepté de « rempiler » pour un deuxième HistoMag. Qu'il en soit grandement remercié !

**Le public français connaît très peu, 65 ans après, cette page d'histoire écrite par les agents secrets du Plan Sussex.**



## Avant-Propos :

En 1943. les grands réseaux de renseignements créés et opérant depuis le début de l'occupation en France occupée et en zone dite libre, c'est-à-dire depuis 1940-41 et 1942 avaient subi et subissaient encore des pertes nombreuses et tragiques qu'ils continueraient d'ailleurs à connaître en 1944 et jusqu'au bout.

Les services ennemis de l'Abwehr et surtout la Gestapo, malgré le courage des patriotes composant ces réseaux, arrêtaient, exécutaient ou déportaient de nombreux combattants de l'ombre indispensables pour Informer le grand état-major allié en Angleterre (SHAEF).

Ces grands réseaux qui avaient pour noms Ajax, Alliance, Brutus, Cohors, Confrérie Notre Dame, Castille, F2, Marco Polo, Phratie, Prosper, Saint Jacques, etc, risquaient d'être entièrement détruits avant le jour J du débarquement des troupes alliées sur les côtes de la Manche, c'est-à-dire au moment où l'on aurait le plus besoin d'eux.

## Naissance du Plan Sussex de 1944 :

C'est pourquoi dans le cadre de la préparation du débarquement en France, l'Etat Major du Général Eisenhower imagina en mars 1943 de créer un plan baptisé « Plan Sussex », visant à mettre en place en 1944, en les parachutant dans toutes les régions au nord de la Loire qui seraient de potentielles zones de combats, des équipes de deux officiers français en civil (Un observateur et un radio) placés en des points stratégiques. Ceux-ci devraient fournir en temps réel aux alliés pendant et après le débarquement des informations cohérentes sur l'état moral et matériel de l'armée Allemande, son ordre de bataille, ses mouvements de troupes et notamment ceux de ces divisions « Panzer », ses dépôts de

matériels et de munitions, ses installations de rampes de lancement des bombes volantes V1 et V2 etc., afin que l'Etat Major puisse prendre les décisions opportunes et intervenir efficacement, notamment par des bombardements sur les convois, concentrations de troupes et de matériels.

Le Commander Kenneth Cohen du SIS (Grande Bretagne), le Colonel Francis Pickens Miller de l'OSS (USA) et le Colonel Gilbert Renault (alias Rémy) pour le BRCA (France) furent en charge du Plan Sussex.



Commander Kenneth Cohen  
(SIS)



Colonel Francis Pickens  
Miller (OSS)



Colonel Gilbert Renault  
Alias Rémy (BRCA)

Il y a eu un autre projet dédié à la coordination de l'action armée, au sabotage et à la formation des maquis appelé **Jedburghs** (Equipe de 3 hommes : un français, un anglais et un américain parachutés en uniforme à l'exception des dernières équipes telle que l'équipe Arnold).

## Le recrutement :

Le recrutement se fit dans toutes les armes de l'armée française (terre, air, mer). Quelques volontaires, échappés de France par la voie des mers : soit de la Bretagne, soit ayant passé les barrages établis par l'ennemi au niveau de la ligne de démarcation, puis en transitant par l'Espagne et son sinistre camp de Miranda, se présentèrent en Grande-Bretagne, mais la plupart provenaient encore d'unités basées en Afrique du Nord.



Le camp d'internement de Miranda de Obro en Espagne, en arrière plan, Louis Guyomard (Agent Sussex)

Sur les 355 volontaires tous français qui avaient été pré-sélectionnés, 120 furent acceptés après des examens, des interrogatoires et des tests psychologiques très poussés.

Certains militaires français recrutés furent versés en fonction de leurs compétences soit dans les Jedburghs soit dans le Plan Sussex.

## L'entraînement :

Ces 120 agents mutés au BCRA, ont été soumis à un entraînement intensif pendant plusieurs mois et formés à la technique du renseignement militaire par des instructeurs britanniques de l'Intelligence Service (I.S.) et américains de l'Office of Strategic Service (OSS) à l'école de «Praewood House» près de St-Albans à une quarantaine de kilomètres de Londres.



Ecole de «Praewood House» près de St-Albans

L'instruction comprenait toutes les matières susceptibles de servir lors des missions de renseignements à accomplir. L'activité physique très soutenue était dirigée par des sous-officiers des commandos de sa Majesté, et par des Marines américains dont l'un s'appelait Robichaud et l'autre Homola. «Les deux moniteurs en question furent pour nous de bons camarades, et des enseignants efficaces, mais... c'était parfois douloureux. On faisait tous les matins de l'entraînement au close combat pour pouvoir nous défendre en cas d'agression, mais surtout en cas de nécessité à tuer proprement, sans bruit et à mains nues en brisant les vertèbres cervicales ».

L'instruction portait également sur la connaissance des matériels ennemis: aviation, blindés, véhicules de tous types, reconnaissance des unités allemandes, grades, totems d'unité, son ordre de bataille, etc. « On apprenait aussi à piloter les véhicules que l'on aurait peut être à utiliser en dehors de voitures, tels que des camions, des cars, des motos (connaissances peu courantes à l'époque), etc ».



Quelques Sussex à l'entraînement moto

A l'étude également le sabotage avec manipulations de toutes sortes d'explosifs dont le nouveau plastique, grenades, et autres « farces et attrapes ». Il y avait aussi des combats de boxe pour tester la combativité.

La topographie et l'orientation étaient par ailleurs au programme, l'enjeu était de savoir transmettre les coordonnées de futurs terrains (DZ) pouvant servir aux divers parachutages d'hommes et de matériels, voire de baliser un terrain pour l'atterrissage nocturne d'avion de liaison du type Lysander.

Parmi les matières les plus importantes, en tout cas pour les « radios », se trouvaient les cours de chiffres pour apprendre à crypter et décrypter les messages. Le complément indispensable à cette formation était bien sûr se familiariser avec les postes que les agents auraient à utiliser en mission. Il fallait aussi savoir disposer, orienter et camoufler l'antenne, un simple fil électrique en acier de 6 à 8 mètres environ, qu'il fallait disposer de différentes manières, soit en ligne droite, soit en V, soit en L, etc., ceci permettant d'obtenir la meilleure réception possible selon l'endroit où se trouvait le radio. Ces postes étaient déjà très performants, puisque des liaisons radio Londres-Saïgon avaient déjà été réalisées.

Ces postes de radios de conception américaine ou anglaise tenaient dans des valises d'apparence ordinaire de style civil, et fonctionnaient uniquement en « graphie », c'est-à-dire en morse.





Emetteur / Récepteur Mark 7 Paraset de conception anglaise

La formation se terminait par le stage parachutiste qui durait une semaine et se déroulait dans la fameuse école britannique des troupes aéroportées, à Ringway, près de Manchester.



1er essai de parachutage avec kit bag détachable Ringway 1944

### Les parachutages en France occupée :

Les équipes Sussex, chacune composée de 1 observateur et de 1 radio, ont été divisées en 25 binômes Sussex/Brissex

opérant en zone d'action britannique et 29 binômes Sussex/Ossex opérant en zone d'action américaine.

Les équipes Sussex ont effectué 53 missions :

- Les 2 premières équipes, dont une femme Jeannette Guyot, ont été parachutées dans le cadre de la mission Pathfinders (éclaireurs) dans la nuit du 8 au 9 février 1944 sur Loches (Indre et Loire) pour préparer l'accueil et les terrains de parachutage (DZ) des futures équipes qui seront dispatchées à partir d'avril 1944.
- 52 équipes Sussex, dont une autre femme Evelyne Clopet (Mission Colère en juillet 1944), furent ensuite parachutées d'avril à septembre 1944.



Lt Jeannette Guyot  
(Mission Pathfinder)



Lt Evelyne Clopet  
(Mission Colère)

### Zones de parachutage des 53 équipes Sussex données dans l'ordre chronologique des sauts :

- Loches (Indre & Loire) – Mission Pathfinders (Eclaireurs)
- Neuvy-Pailloux (Indre) – Missions BERTHIER, DROLOT et PLAINCHANT
- Ruffec-le-Château (Indre) – Missions JEANNE, LEFEVRE & VITRAIL
- Souppes-sur-Loing (Seine et Marne) où 10 équipes Sussex ont été parachutées (voir Histomag n°59 d'avril 2009) – Missions BEAUHARNAIS, DESAIX, JOURDAN, KELLERMAN, LAPIN, MARMONT, OUDINOT, PLUTARQUE, RAPP & SOULT
- Saint-Oulph (Aube) – Mission EVASION
- Nicorbin (Eure & Loire) – Mission Pathfinder II puis missions CHARLES, FOY & JUNOT
- Neaufles-sur-Risles (Eure) - DIANE & NEY

- Rochefort-sur-Loire (Maine & Loire) – Missions CURE, MADELEINE, MARBOT & VIS
- La-Ferté-Alais (Essonne) – Mission CENDRILLON
- Villiers-sous-Grez (Seine & Marne) – Mission Foudre
- Preuilley-sur-Claise (Indre & Loire) – Mission JUSTICE
- Saint-Marcel (Morbihan) – Mission CERCLE
- Château-L'Hermitage (Sarthe) – Mission COLERE, FILAN, PAPIER & SALAUD
- Fouilleuse (Oise) – Missions LANNES & MURAT
- Orbais-L'Abbaye (Marne) – Missions COUPE, DAVOUST, GROUCHY & HELENE puis les missions BERTHOLLET, DARU, EPICE & KLEBER
- Averton (Mayenne) – Mission DENTELLE
- Saint-Caprais (Allier) – Mission SANCTUAIRE
- Bouzanville (Vosges) – Mission DIAMANT puis les missions OR & MONTRE
- Rambervillers (Vosges) – Mission VELOURS
- Nogent-en-Bassigny (Haute Marne) – Mission OUTIL

**Rapport n°550 de l'Opération Cord 1 rédigé par l'équipage Rabbitt qui a parachuté les équipes Sussex "VIS" & « MARBOT » dans la nuit du 1 au 2 juin 1944**

**Les équipages qui ont parachuté les agents Sussex :**

46 agents Sussex ont été parachutés par les équipages des "Carpetbaggers" de l'USAAF utilisant les fameux B 24 Liberator peints en noir et 62 agents par les célèbres escadrons 138 & 161 de la RAF.

La plupart des opérations menées par les Carpetbaggers portaient des noms de voitures : Ansaldo, Bentley, Benz, Cord, Desoto, Ellis, Lincoln, Plymouth, etc.

**Equipement :**

Chaque agent Sussex était muni d'un équipement très complet lui permettant d'assurer sa mission en territoire occupé.

Il y avait entre autre (liste non exhaustive):

- 1 poste émetteur / récepteur complet et 1 équipement de secours,
- 1 Colt 45 calibre 11.43 mm avec 3 chargeurs,
- 1 dague de commando FS,
- 1 stylo lance gaz calibre 38,
- 2 grenades type 69 Striker ,
- diverses cartes GSGS et Michelin de la région au 1/50 000 & 1/100 000,
- 1 télescope de poche,
- 1 couteau d'évasion à plusieurs lames,
- 1 boussole (Lensatic),
- 1 pilule L (Lethal) pour se suicider et des pilules K (Knock out) pour endormir.



**L'équipage Rabbit des Carpetbaggers de la 8ème US Air Force devant le B24 Liberator (surnommé Brer Rabbit) du 406 Bomb Squadron qui largua les équipes Sussex « VIS » & « MARBOT » dans la nuit du 1 au 2 juin 1944 (Operation Cord 1).**

**Communication avec Londres :**

Chaque radio communiquait avec Londres avec un poste émetteur / récepteur (TR 1 US or Mark 7 UK). Certaines équipes, surtout après le débarquement, furent équipées de postes spécifiques à ultra haute fréquence (UHF) dénommés S-Phone. Le S-Phone, radio à deux voies, a été inventé par la

section radio du SOE. Il s'est avéré remarquablement efficace car émettant une onde dans un cône ascendant pratiquement indétectable par les allemands. Cette radio permettait des communications sol-air directement avec un opérateur radio dans un avion.



Lieutenant Pomeranz en mission. Le poste émetteur est visible attaché sur le porte bagage (Mission Madeleine).

Il est à signaler qu'une escadrille spéciale composée d'avions « B25 Mitchell » sous le commandement du Squadron Leader Whinney, fut créée spécialement pour les missions Sussex qui utilisaient ce S-Phone.



Joseph KESSEL et André BERNHEIM

Des aviateurs français parmi lesquels se trouvaient Joseph Kessel, le célèbre écrivain et journaliste, et son ami André Bernheim ont été intégrés au sein de l'escadron 226 de la RAF. Ces derniers se tenaient en liaison phonique avec les équipes « Sussex » au sol qui pouvaient ainsi guider les attaques de l'aviation et de l'artillerie alliées sur les concentrations de chars et de toutes les troupes ennemies.

## Libération de Paris, la « T-Force » :

Un aspect méconnu des missions Sussex fut l'intégration d'équipes Sussex à l'unité spéciale « T-Force », commandée par le colonel US Tompkins. Ces équipes munies de laissez-passer spéciaux prioritaires avaient pour mission de se rendre dans les différents états-majors pour rechercher, identifier et récupérer tous individus (Scientifiques, dignitaires, agents de la Gestapo, militaires de haut rang et hélas traitres français), documents et archives allemandes (Armement, V1, V2, avion à réaction, sous-marins ainsi que l'utilisation de l'eau lourde pour d'éventuelles applications nucléaires) susceptibles d'intéresser les Alliés.



Une équipe Sussex avec le 2ème DB

## Le lourd bilan des missions Sussex :

Aujourd'hui encore le nombre exact des arrestations, des morts et disparus au cours de ces missions n'est pas formellement établi, particulièrement pour la partie des agents ayant participé aux missions anglaises. Enfin les rapports de disparitions et les circonstances des arrestations sont très synthétiques. Ce qui suit est donc loin d'être exhaustif et définitif.

10 agents tués en mission ont été recensés à ce jour, dont une femme Evelyne Clopet. Le capitaine Jacques Voyer a été fait Compagnon de la Libération à titre posthume.

Tous ces agents reçurent les plus hautes distinctions anglaises ou américaines, en complément des distinctions françaises.



Décoration du Lt Henri Tosi (Mission Cendrillon).



Décoration du Lt George Soulier (Mission Vis).

Le Colonel Passy Dewavrin chef du BCRA (Bureau Central de Recherche et d'Action basé à Londres) dira: «*Le plan Sussex fonctionna parfaitement et obtint des résultats qui dépassèrent largement les prévisions*».

Le Général Donovan, commandant en chef de l'OSS (Office of Strategic Service) à l'état major du Général Eisenhower déclara à l'occasion de remises de décoration en décembre 1944 sur les Champs-Élysées: «*Vous les Sussex avaient été l'avant garde alliée et vous avez fait un travail capital et déterminant pour la victoire*».

**Le Café du Réseau Sussex**

Après la guerre, les agents survivants avaient l'habitude de se réunir une fois par mois lors d'un dîner dans le café, situé 8 rue Tournefort dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement, où ils avaient été cachés par Madame Goubillon.

Ce café avait été repeint et baptisé le « Café du Réseau Sussex » par les anglais du SIS. Hélas ce café n'existe plus et Madame Goubillon est décédée en 1968. Le maire du 5<sup>ème</sup> arrondissement a dévoilé une plaque commémorant le rôle du café et de sa propriétaire durant la guerre.



Plaque commémorative située 8 rue Tournefort dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement de Paris

**Le Plan Proust :**

Le Plan PROUST fut un plan complémentaire du Plan Sussex qui a servi de vivier au Plan Sussex.

**Remerciements :** Cet article a été rédigé avec l'aimable autorisation et le support de Dominique Soulier conservateur du musée du Plan Sussex. Toutes les photographies reproduites dans cet article sont la propriété du musée Plan Sussex.

Enter the English version of the site

# Le Plan Sussex 1944

Entrez dans la version française du site

Within the framework of the preparation of the D Day in France (Overlord operation), the Staff officers of the General Eisenhower imagined in March 1943, to launch a plan called « Sussex », to set up in all the regions in the North of the Loire river which would be battle zone, teams of two officers observer and radio placed in strategic points...

Dans le cadre de la préparation du débarquement en France, l'Etat Major du Général Eisenhower imagina en mars 1943 de créer un plan baptisé « Sussex », visant à mettre en place dans toutes les régions au nord de la Loire qui seraient zone de combats, des groupes de deux officiers observateur et radio placés en des points stratégiques ...

Best screen resolution :  
1280 x 1024 pixels

Number of visitors up to now : **606**  
Number of visitors to-day : **17**  
Number of visitors connected now : **1**

Ce site est optimisé pour  
un affichage de 1280 x 1024 pixels

Nombre de visiteurs à ce jour : **606**  
Nombre de visiteurs aujourd'hui : **17**  
Nombre de connectés : **1**

Les lecteurs désireux d'aller un peu plus en détail dans la connaissance du « Plan Sussex » sont invités à visiter le site. Où ils auront la possibilité d'effectuer une visite virtuelle du musée d'Hochfelden : <http://www.plan-sussex-1944.net/>

## Saviez-vous ? Les plans de René Duchez

Par Jean Cotrez

Un grand nombre d'entre vous a sûrement vu le film « le mur de l'Atlantique » de Marcel Camus avec Bourvil dans le rôle principal. Peut-être vous êtes vous demandé, tout comme moi la première fois que j'ai vu le film, où les scénaristes allaient-ils chercher leurs idées lorsqu'ils imaginaient de faire dérober, à la suite d'un quiproquo, une carte détaillée des installations du mur de l'Atlantique par Bourvil, dans un bureau de la Kommandantur dont il était chargé de refaire la tapisserie en vue de l'arrivée de Rommel. Et bien ils ont puisé leur inspirations aux sources de la ...réalité !



**Mr René Duchez**  
(Photo du Mémorial de Caen)

Dans la vraie vie, le personnage interprété par Bourvil s'appelle René Duchez, il était artisan peintre à Caen et la scène se déroule, non pas dans un bureau de la Kommandantur, mais dans celui encore plus intéressant de l'organisation Todt (OT - en charge de la construction du mur). En voici le récit détaillé.

En 1942, René Duchez, personnage haut en couleur, hante les rues et les bistrot de Caen. Il fait partie du réseau de résistance Centurie, et partant du principe que pour passer inaperçu, il faut se faire remarquer, notre homme ne manque pas une occasion, quitte à passer pour un benêt. Mais l'homme n'est pas seulement fort en parole, il a aussi du courage. Le 7 mai 1942, il est à la recherche d'un chantier devant le panneau d'adjudication de la mairie, lorsqu'il découvre une offre émanant de l'organisation Todt visant à la réfection de bureaux situés au siège de l'organisation. L'offre étant arrivée à échéance la veille, il n'a normalement aucune chance de décrocher le marché. Il décide cependant de postuler et se rend directement au siège de l'OT. Connaissant bien les prix du marché, il sait celui qu'il faut annoncer à l'occupant pour remporter le jackpot. Après quelques péripéties, c'est chose faite et le lendemain, il se présente aux bureaux avec des échantillons de papier peint afin de les proposer au responsable des travaux.

L'homme est très occupé à lecture d'une carte immense qui encombre son bureau. Il s'interrompt un instant pour jeter un œil distrait sur les échantillons présentés par Duchez. Par-dessus son épaule René Duchez sent l'importance du document en question estampillé « top secret » et décide de s'en emparer. L'officier allemand s'absente un moment de la pièce. C'est l'instant rêvé. René Duchez roule la carte et s'aperçoit vite qu'il ne pourra quitter les bureaux avec le précieux document sous le bras. Il avise un grand miroir ornant un des murs du bureau et glisse la carte derrière celui-ci, se promettant de revenir les chercher pendant les travaux. Lorsqu'il se présente le lundi suivant pour débiter les travaux, on lui apprend que l'officier avec qui il avait commencé à traiter a été muté et que son successeur n'a pas été mis au courant des projets de réfection des bureaux !

Après moult discussions, le nouvel arrivant se laisse convaincre par l'honnête artisan et ce dernier commence les travaux de papier peint. Quand il ressort du bureau, il a roulé la carte de 3 mètres de long dans un rouleau de papier peint (Rappelez-vous le film !). Les alliés recevront un joli cadeau quelques semaines plus tard et le peintre ne sera jamais inquiété...

**Source :** Omaha : au nom des derniers témoins – R Couraud – G Cardonne – éditions Hirle

# La Nazification de la Wehrmacht

Par Daniel Laurent

Dés la prise du pouvoir en janvier 1933, Adolf Hitler entreprend de diriger son peuple vers sa «Mission», c'est à dire vers sa nazification destinée à le transformer en peuple brutal et amoral comme il sied à la «race des Seigneurs» qui doit oublier 2000 ans d'humanisme judéo-chrétien pour pouvoir dominer l'Europe.

Le remodelage biologique que le Führer entend mettre en œuvre ne concerne en effet pas seulement l'extermination des Juifs et la mise en esclavage des Slaves. Il s'agit aussi de transformer le peuple allemand, de lui faire prendre conscience de sa «supériorité» et de lui donner les «moyens» de l'affirmer sur le terrain par le fer, le feu et le sang, le tout sans hésitations morales.

Les premiers concernés sont, bien entendu, les militaires qu'il lui faut subjuguier en prévision des guerres d'extermination à venir. Il y réussira avec son habituelle maestria quand il s'agit de manipuler les âmes et les cœurs.



**URSS, 1941, deux hommes exécutés par des sous-officiers de la Wehrmacht. (Coll. Szammai Golan ; Yad Vashem - 4788/71)**

## Un terreau fertile :

La caste des officiers de la Reichswehr descend en droite ligne des junkers prussiens du Kaiser Guillaume II et, avant lui, de Bismarck. Ces hommes estiment être la «perle» du pays, ce sont eux qui, par la guerre, ont permis l'unification allemande. Ils ne sont pas là pour le pays mais le pays est là pour eux. Sûrs d'eux, arrogants, antidémocrates, antirépublicains, ils regrettent la dynastie des Hohenzolern qui avait fait d'eux l'élite du pays.

Ils ne se sentent pas responsables de la défaite de 1918. Ils ont rapidement oublié le fait que ce soit l'armée qui ait demandé au Kaiser de déposer les armes et ils suivent allègrement la légende du "coup de couteau dans le dos" (Coup soi-disant porté par les civils démocrates de la République de Weimar) et de la "trahison" menant au "Diktat de Versailles".

Les junkers prussiens sont affectés par le racisme anti-slave depuis toujours. Les Chevaliers Teutoniques esclavaient les Slaves des terres conquises plus de 500 - 600 ans avant eux, ils ont des racines ! C'est donc sans peine qu'ils y rajouteront l'antisémitisme, latent dans toute l'Europe à l'époque, surtout de l'Allemagne à la Russie en passant par la Pologne.

Réduite à 100.000 hommes avec peu ou pas de matériel lourd, la Reichswehr est une sorte d'armée croupion. Ils rêvent tous de lui redonner le brillant et la puissance d'avant 1914. C'est même une obsession et ils réussiront à convaincre la pourtant timide République de Weimar de commencer une légère mais bien réelle campagne de réarmement clandestin.

La discipline, le respect des ordres et des serments d'allégeance jusqu'à la mort si nécessaire sont depuis des siècles une tradition fortement implantée, aussi bien chez les militaires que chez les civils en Allemagne.

Pour être complet, il est nécessaire de rappeler que l'armée allemande a des traditions au niveau violences et crimes de guerre. De nombreux exemples, qui débordent du cadre de cet article, peuvent être cités en 1870-71 et 1914-18. Le nazisme va les démultiplier et y rajouter les crimes contre l'humanité.

## L'habileté Nazie :

Hitler a besoin de l'Armée pour prendre le pouvoir ainsi que d'autres institutions comme par exemple la grande industrie. L'échec du putsch à Munich en 1923 le lui a montré.

Il soutient donc la théorie du "coup de poignard dans le dos". Il clame qu'il veut annuler le Traité de Versailles et réarmer. Voilà un langage que les militaires aiment.

Lorsqu'il prend le pouvoir en 1933, les premiers gestes d'Hitler sont contre ceux-là même qui risquent d'empêcher les militaires de regagner leurs privilèges : Les communistes, les socialistes et les syndicalistes.

Le 21 mars 1933, à l'occasion de la séance d'inauguration du nouveau Reichstag élu le 5 mars, Hitler et Goebbels montent une grandiose cérémonie qui est en fait une géniale manipulation : l'inauguration se tient en effet dans l'église de la garnison de Postdam, le grand autel du prussianisme, là où se trouvent les restes de Frédéric le Grand. De plus, le 21 mars est l'anniversaire du jour où Bismarck a créé le IIIème Reich, unifiant l'Allemagne pour la première fois. Cette manie du choix soigneux des dates anniversaires se retrouvera tout au long de l'aventure nazie.

Retransmise en direct à la radio, la cérémonie accueille certes les députés mais aussi toutes les vieilles gloires de l'armée du Kaiser, tous en grand uniforme, ainsi que l'Etat-major au grand complet. L'ancien Kronprinz était présent, ainsi que le Feldmarschall von Mackensen, revêtu de l'imposante tenue et du casque des Hussards à tête de mort. Les ombres de Frédéric le Grand, du Chancelier de fer et du Kaiser planaient au-dessus de l'assemblée. Hindenburg, en entrant, s'incline devant le siège, vide, du Kaiser. Hitler rend un vibrant hommage au vieux Maréchal-Président et à «l'union [qui] a été

*célébrée entre l'ancienne grandeur et la force nouvelle*». Hindenburg, ainsi que de nombreux militaires, en a presque les larmes aux yeux.

Une autre manipulation hitlérienne de haut niveau suivit : la nuit des longs couteaux. En assassinant Roehm et quelques autres cadres de la SA en juin 1934, Hitler rassure l'armée et s'engage, apparemment, à lui laisser l'exclusivité des armes. Les officiers jubilent (ils ne sentent pas venir la Waffen-SS). Ils jubilent tant qu'ils font semblant de ne pas remarquer que les généraux von Schleicher et von Bredow, qui avaient eu le malheur de s'opposer à Hitler avant la prise du pouvoir, sont également assassinés. Personne ne proteste au sujet de ces meurtres de collègues. Le petit doigt est dans l'engrenage nazi. L'armée pense avoir ainsi renforcé son indépendance et son exclusivité des armes alors que, en fait, elle vient de se compromettre en acceptant que soient assassinés des Allemands, dont des militaires, sans aucun jugement, et ce, pour des raisons uniquement politiques.

Intervient ensuite l'affaire Blomberg-von Fritsh. Les 2 généraux les plus hauts placés dans la structure de commandement sont victimes d'accusations personnelles graves (homosexualité pour l'un, avoir épousé une ex-prostituée pour l'autre). Les dossiers sortent tout droit des officines de la Gestapo. Ces deux officiers sont traînés dans la boue et forcés de démissionner. Hitler peut alors enlever tout pouvoir à l'état major en créant l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht), s'en octroyant le commandement suprême et en y installant des hommes qui ne le contrediront pas (Keitel, Jodl). Personne ne proteste vraiment. L'accusation étant cousue de fil blanc, les 2 officiers supérieurs seront plus tard réhabilités, mais pas réintégrés! Là, c'est toute la main dans l'engrenage. Artiste manipulateur, maître dans les techniques de compromission de ses subordonnés, Hitler fera passer, petit à petit, toute la Wehrmacht dans l'engrenage de la nazification.

### **La prise en main :**

La prise en main du Reich et des Allemands par les nazis est souvent expliquée uniquement par la violence et la terreur. Mais cette explication unique est fautive. La séduction, la persuasion, la conviction furent des éléments extrêmement importants de cette prise en main.

Il convient de rappeler que, entre 1933 et 1944, la «formation» accordée aux membres de la Jeunesse Hitlérienne (Hitlerjugend, HJ) avait formaté de nombreux jeunes soldats tout à fait prêts à abonder dans ce sens. Dès décembre 1938, l'appartenance à la HJ devient obligatoire pour tous les jeunes allemands à partir de l'âge de 14 ans, mais nombreux étaient ceux qui étaient «Pimpf», l'antichambre de la HJ, à 10 ans, date à laquelle les jeunes allemands prêtaient serment à Hitler : *« En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt à donner ma vie pour lui, et je m'en remets à Dieu »*<sup>26</sup>.

Le travail de Baldur von Schirach, chef des jeunesses hitlériennes, a largement porté ses fruits, préparant les jeunes esprits allemands à la guerre totale et l'obéissance absolue au Führer, mais ceci mériterait une étude particulière.

Immédiatement après la mort d'Hindenburg, le 2 août 1934, Hitler institue le serment au drapeau du soldat, le *Fahneneid*, par lequel celui-ci s'engageait à lui obéir en tout : *« Je jure par*

*Dieu une obéissance inconditionnelle à Adolf Hitler, Führer de la nation et du peuple germaniques, chef suprême des forces armées, et suis prêt comme un brave soldat à risquer ma vie à tout instant pour ce serment ».*

La propagande nazie réussit, entre autre, le tour de force de convaincre la quasi-totalité des soldats du front de l'Est que, au lieu de se considérer comme les agresseurs racistes qu'ils étaient, ils faisaient partie des «défenseurs de l'Occident», rempart de la civilisation contre l'invasion des «hordes asiatiques judéo-bolchéviques», Staline ayant «préparé l'envahissement de l'Ouest». De nombreuses lettres que des sous-officiers et soldats de la Wehrmacht envoyaient à leurs familles (mentionnées dans livre d'Omer Bartov cité en source) montrent bien qu'ils croyaient en la légende de la «guerre préventive », qu'ils étaient au courant (voire étaient participants) à des massacres de civils (Juifs et Slaves) et les approuvaient.

Dès avril 1941, la Wehrmacht diffusa des ordres en préparation de Barbarossa. Les états-majors concevaient l'invasion de l'URSS comme une guerre idéologique et un combat racial. Ces ordres furent distribués à l'ensemble de la Wehrmacht, précisant clairement cet aspect vital du combat et sa dimension idéologique, demandant aux soldats de les appliquer sans réserve : *« La guerre contre la Russie est une partie essentielle dans le combat pour l'existence du peuple allemand [...], la défense contre le bolchevisme judaïque [...] chaque situation de combat doit être menée avec une volonté de fer jusqu'à l'anéantissement total et sans pitié de l'ennemi. Il n'y a en particulier pas de merci pour les tenants du système actuel russo-bolchevique. »*

Ces instructions furent en fait une campagne de préparation psychologique des soldats à la violence totale. Les avertissements concernant les attaques dans le dos de soldats russes feignant de se rendre, les groupes de partisans, les sabotages potentiels, y compris par empoisonnement des puits ou le risque potentiel des gaz de combat générèrent des craintes chez les soldats et déformèrent leur vision de la guerre, justifiant ainsi l'extraordinaire violence qui fut présente sur tous les fronts dès le début de l'invasion. Tous les soldats de l'Armée rouge dépassés par l'avance de la Wehrmacht furent considérés comme Partisans. Les masses de prisonniers de guerre furent ceux qui se rendirent suite aux grands mouvements d'encercllement. Pour ce qui concerne les petits groupes (jusqu'à 20 ou 30 hommes), la Wehrmacht les considérait comme des partisans et les fusillait. Le prétexte des Partisans servit également à justifier des fusillades de civils juifs.

Il est intéressant de citer ici un tract clandestin, écrit par un groupe de soldats et diffusé comme étant une consigne officielle aux permissionnaires de la Wehrmacht, qu'Antony Beevor nous livre dans son *Stalingrad*<sup>27</sup> car il est significatif de l'ambiance qui régnait sur le front de l'Est :

*«Vous devez vous rappeler que vous arrivez dans un pays national-socialiste ou les conditions de vie sont très différentes de celles auxquelles vous avez fini par vous habituer. Vous devez montrer du tact envers les habitants, adopter leurs usages et vous abstenir de traits de comportement que vous en êtes venus à affectionner.*

<sup>26</sup> William SCHIRER, *Le IIIème Reich*, Stock, 1966, p. 335

<sup>27</sup> Antony BEEVOR, *Stalingrad*, de Fallois, 1999, p.58

*Vivres : N'arrachez pas systématiquement les parquets, car, ici, on met les pommes de terre ailleurs.*

*Couvre-feu : Si vous oubliez votre clé, essayez de vous servir de cet instrument arrondi qui s'appelle une poignée de porte. N'utilisez la grenade qu'en cas d'extrême urgence.*

*Défense contre les partisans : Il n'est pas nécessaire de demander le mot de passe aux civils ni d'ouvrir le feu si la réponse n'est pas satisfaisante.*

*Défense contre les animaux : Les chiens piégés sont une spécialité de l'union soviétique. Dans le pire des cas, les chiens allemands mordent, mais ils n'explorent pas. Tirer sur tous les chiens qu'on voit est peut-être à recommander en Union Soviétique, mais cela risque de faire une mauvaise impression ici.*

*Relations avec la population locale : En Allemagne, toute personne habillée en femme n'est pas nécessairement un partisan. Mais malgré cela elle peut être dangereuse pour un permissionnaire.*

*Remarque d'ordre général : Quand vous serez en permission dans la Mère Patrie, prenez garde à ne pas trop parler de l'existence paradisiaque que vous menez en Union Soviétique au cas où tout le monde serait tenté d'y venir et de gâcher un confort idyllique ».*

Il ne faut pas oublier que les premiers crimes de guerre de la Wehrmacht furent commis dès 1939-1940, en Pologne d'abord, puis en Belgique (massacre de 111 civils par des unités du Infanterie-Regiment 333 de la 225 Division d'Infanterie de la Heer a Vinkt, près de Gand, les 27 et 28 mai 1940) et, enfin, en France (exécution sommaires de prisonniers de guerre, comme les Tirailleurs Sénégalais, notamment le long de la Somme par les troupes de Rommel, et au nord de Lyon en juin 1940).

Mais il est clair que les horreurs connurent leur apogée sur le front de l'Est : « AUCUN soldat qui a séjourné ou combattu sur l'Ost front ne pouvait ignorer cette odeur, cette ambiance de mort et d'atrocité permanente qui planait sur les campagnes, autour des gares et des voies ferrées, dans les villages désertés ou brûlés »<sup>28</sup>

#### L'exemple venait de haut :

Wilhem Keitel : A Nuremberg, il avoue avoir été au courant du traitement infligé aux prisonniers de guerre et des exactions commises contre des civils auxquelles la Wehrmacht a participé. Sa défense tente de relativiser sa position. Il a connu les ordres criminels mais ne les aurait pas donnés. Les procureurs démontreront le contraire.



Wilhem Keitel (LIFE)

### Massacres sur la Somme

Après le désastre de Dunkerque fin mai 1940, le gros de la Wehrmacht se retourne contre la France. Le 5 juin 1940 à 2h du matin, la «Bataille de la Somme», Fall Rot, le «Plan Rouge», débute sur la Somme et sur l'Aisne. La 7e Division Panzer d'Erwin Rommel passe à l'offensive entre Longpré et Hangest, secteur défendu par la 5e DIC.

Grâce à deux ponts de chemin de fer non détruits, la Somme est traversée, et c'est un régiment d'artillerie (52e) qui va supporter le choc le premier, éliminant quelques chars en tir tendu. Le 72e régiment d'artillerie de la 3e DLC détruit à lui seul 32 chars avec les 12 canons de 75 qu'il lui reste. Le 53e RICMS va démontrer une ténacité incroyable et retenir les troupes allemandes jusqu'au 7 juin.

Probablement furieux de cette résistance inattendue et des pertes infligées, des soldats de la Division de Rommel massacrent des prisonniers de guerre, comme les 26 tirailleurs sénégalais exécutés à Airanes et les 86 autres corps trouvés au Saut-du-Loup. De même, une centaine de soldats du 12e Régiment de Tirailleurs Sénégalais sont enfermés dans une grange et sauvagement assassinés.

Rommel a toujours affirmé ne pas avoir été informé sur le moment de ces tueries ni, bien sûr, d'en avoir donné l'ordre. Mais, connaissant la stricte discipline qui régnait au sein de la Wehrmacht, le doute est permis d'autant plus que les victimes étaient toutes africaines. Pourquoi ce choix racial?

**Source :** Alain ADAM et Daniel LAURENT, *Du 5 au 8 juin 1940, un tournant ?*

<http://www.histoquiz-contemporain.com/Histoquiz/Lesdossiers/LaFrance19391945/juin40/Dossiers.htm>

<sup>28</sup> Cédric MAS, lettre à l'auteur, septembre 2008



Alfred Jodl : Dans son commentaire écrit sur l'acte d'accusation, il parle, entre autres, d'un « mélange d'accusations justifiées et de propagande politique ». Et ces « accusations justifiées » devinrent des preuves contre lui pendant le procès.

Erich von Manstein (Nous citons ici François Delpla qui regrette que certains généraux de la Heer ne se soient pas retrouvés à Nuremberg) : « *Erich von Manstein, froid exécutant des besognes antisémites déléguées par les SS à l'armée pendant cette dernière campagne [Est] : Sa comparaison aurait présenté l'avantage politique subsidiaire qu'il s'agissait d'un stratège réputé [...] et que sa présence parmi les criminels, suivie d'une lourde condamnation, aurait donné à réfléchir aux écoliers de toutes nationalités qui, aujourd'hui encore et peut-être plus que jamais, admirent ses campagnes sans soupçonner ses forfaits.* »<sup>29</sup>



**Erich von Manstein (DR)**

Erich von Manstein émit, entre autres, un ordre du jour en prenant le commandement de la 11<sup>ème</sup> armée en octobre 1941, dans lequel il déclare que « *Le système judéo-bolchévique doit être éradiqué une fois pour toute [...] la nécessité des mesures les plus sévères contre la juiverie* ».

En captivité après Stalingrad, le Maréchal Friedrich Paulus admit que « *Les généraux suivirent Hitler à cette occasion et, en conséquence, ils se retrouvèrent complètement impliqués dans les conséquences de sa politique et de sa conduite de la guerre* ».

Le Général Hermann Hoth, qui commandait la 4<sup>ème</sup> armée blindée, proclama que « *L'annihilation de ces juifs qui soutiennent le bolchevisme et son organisation de meurtre, les partisans, est une mesure d'auto-préservation.* »

Le plus tristement célèbre est probablement l'ordre émis par le commandement de la VI<sup>ème</sup> Armée, Walther Von Reichenau, en octobre 1941 : « *A l'Est, le soldat n'est pas seulement un homme combattant conformément aux lois de la guerre mais aussi l'impitoyable porteur d'un idéal national [...] Le soldat doit*

*être pleinement conscient de la nécessité de représailles sévères mais justes à l'encontre de la sous-race juive.* »

Les autres généraux :

Heinrich Himmler a conduit une série de conférences destinées aux cadres du Reich :

- 6 octobre 1943, à Posen, devant les Reichsleiters et Gauleiters.
- 16 décembre 1943 à Weimar, devant les Amiraux.
- 5 mai 1944 à Sonthofen, devant les Généraux
- Puis encore le 24 mai et le 21 juin 1944, devant d'autres officiers supérieurs.

Un extrait de son discours : « *Je désire vous parler maintenant, dans le cadre de ce cercle des plus restreints, d'une question que vous avez acceptée depuis longtemps comme allant de soi mais qui est devenue pour moi le plus lourd de ma vie : la question des Juifs (...) Nous sommes, voyez-vous, confrontés à la question : « Que faites-vous des femmes et des enfants ? » Et j'ai décidé, ici aussi, d'adopter une solution sans équivoque. Car je ne trouvais pas justifié d'anéantir, c'est-à-dire de tuer ou de faire tuer, les hommes tout en laissant grandir les enfants et les petits-enfants* ».

*Ces conférences étaient en fait destinées, en révélant officiellement l'étendue de la Solution finale, à lier les cadres, y compris les militaires, au régime nazi en leur signifiant ainsi qu'ils étaient complices. A notre connaissance, il ne s'en suivit aucune démission.*

Au sujet des autres officiers, citons le quatrième de couverture du livre d'Omer Bartov : « *Confrontée à des conditions de guerre épouvantables, l'armée allemande a connu la déroute des la fin 1941. Elle a alors été contrainte d'enrôler sans cesse de nouvelles recrues ; elle est devenue une armée de masse. La nation entière fut mobilisée. Au moins un membre de chaque famille connut le front de l'Est. Une nouvelle image de l'héroïsme s'imposa, dans laquelle la puissance matérielle était remplacée par une conception brutale, fanatique du combat. Les pires actes de barbarie furent autorisés par le pouvoir militaire, et les officiers et les troupes se rallièrent à la vision nazie de la guerre, faisant de l'Allemagne le rempart contre le bolchevisme. La Wehrmacht, armée de conscrits, devint alors l'armée d'Hitler. L'idéologie avait conquis la nation* ».

Dans son livre, Omer Bartov démontre clairement que la sévère discipline de l'armée (15.000 fusillés pour lâcheté, désertion, refus de combattre) avait pour contrepois l'absence totale de répression pour les exactions, viols, meurtre de civils, pillages, etc. qui, au contraire, étaient devenus la norme à tous les échelons hiérarchiques.

#### **Les «monstres sacrés » :**

Le Feldmarschall Erwin Rommel est considéré comme un personnage emblématique de la Wehrmacht : officier charismatique et stratège hors pair qui est obligé de se suicider sur l'ordre d'Hitler en raison de son implication dans le complot du 20 juillet 1944. S'il ne s'agit pas de contester les (indéniables) qualités militaires de l'intéressé, la façon dont il est habituellement présenté met toujours mal à l'aise. En effet, on a souvent l'impression que le fait qu'il ait participé (et encore, d'assez loin semble-t-il) à la conjuration est présenté comme un fait qui démontre la bonne foi de la « pauvre Wehrmacht » abusée par Hitler.

Or, jusqu'aux premières défaites sérieuses encourues sur le terrain, ni Rommel ni la Wehrmacht n'ont contesté la politique

<sup>29</sup> François DELPLA, *Nuremberg face à l'histoire*, l'Archipel, 2006, p.69

de Hitler. Les seuls points de différend portaient uniquement sur des questions stratégiques ou tactiques, jamais – répétons-le, jamais – sur le fond de la politique d'Hitler. Aucun de ses aspects n'a, à notre connaissance, jamais été mis en cause par la Wehrmacht. Rommel a réellement commencé à douter d'Hitler quand ce dernier lui a imposé, notamment en Afrique du Nord, des décisions tactiquement désastreuses. L'opposition ne s'est toutefois manifestée qu'au plan tactique ou stratégique, pas au plan politique.



Erwin Rommel (LIFE)

En avril 1937, le lieutenant-colonel Rommel, instructeur à Potsdam, prend en charge la formation militaire des Jeunesses Hitlériennes à qui sont distribués 400.000 exemplaires de son *Infanterie greift an (L'infanterie attaque)* sur instruction personnelle de Hitler. En octobre 1938, promu colonel, il assume quelques temps le commandement de la garde d'Hitler.

Il avait de plus soit participé aux conférences d'Hitler citées plus haut, soit en a reçu rapport de l'un de ses collègues, donc le présenter comme blanc comme neige est sans doute loin de la vérité.

Une très récente biographie de Benoît Lemay à son sujet mérite que son quatrième de couverture soit cité ici :

*Plus de soixante ans après sa mort, il personnifie encore le soldat allemand exemplaire, qui inspire le respect aussi bien pour sa formidable maîtrise de l'art de la guerre que pour s'être montré réservé avec le régime nazi. Or, à la lumière des archives et notamment des correspondances privées de Rommel, comme des rapports officiels, Benoît Lemay remet en question cette image apologétique. En réalité, Rommel a été un partisan convaincu du Führer qui lui est resté fidèle jusqu'à la fin et dont la gloire est redevable en partie à la propagande nazie qui en a fait un " dieu de la guerre " issu du peuple. Mais cela n'aurait pas suffi à faire du " Renard du désert " un héros capable d'inspirer Hollywood : l'adversaire britannique a contribué presque autant à la fabrication du " mythe Rommel ". C'est l'histoire paradoxale d'un soldat d'exception au service d'un régime criminel que raconte ce livre.*

Le général Dietrich von Choltitz a fort intelligemment bâti sa réputation de «sauveur de Paris» en se rendant au général Leclerc le 25 août 1944 sans avoir détruit l'essentiel de la capitale comme, a-t-il prétendu, Hitler le lui avait demandé. Cela lui a permis d'être libéré dès 1947 et de faire oublier les sinistres forfaits qu'il a perpétrés sur le Front de l'Est comme durant le siège de Sébastopol en 1942, ville martyre qu'il transforma en champ de ruines peuplées des cadavres des victimes d'exécutions sommaires et de délibérés bombardements de bateaux évacuant des blessés ou des civils, sans parler des prisonniers de guerre soviétiques utilisés de force à des tâches logistiques contre leur propre camp. Il eut d'ailleurs la même attitude impitoyable en rasant Rotterdam en 1940.

#### Aide apportée par la Wehrmacht aux Einsatzgruppen :

Les Einsatzgruppen, ces unités SS-SD qui ont massacré plus d'un million de Juifs et autres «asociaux inférieurs» dès 1940 à l'Est, n'ont pas agi seuls. Ils furent aidés.

Le rôle des Einsatzgruppen est clairement mentionné dans des instructions du chef de l'OKW, Wilhelm Keitel, le 13 mars 1941 :

*«Dans le cadre des opérations de l'armée et dans le but de préparer l'organisation politique et administrative [des territoires occupés], le Reichsführer SS assume, au nom du Führer, la responsabilité des missions spéciales qui résulteront de la nécessité de mettre fin à l'affrontement entre deux systèmes politiques opposés. Dans le cadre de ces missions, le Reichsführer agira en toute indépendance et sous sa seule responsabilité ».*<sup>30</sup>

Ces instructions sont détaillées dans un accord négocié entre Reinhard Heydrich, chef du RSHA, via Walter Schellenberg, et le général Wagner, en date du 26 mars 1941, complété en mai 1941: l'armée était tenue d'abandonner à la SS la police sur les arrières du front, mais également d'aider les Einsatzgruppen en leur fournissant ravitaillement, carburant et autre, tout en mettant à leur disposition son réseau de communication.

Des soldats rafèrent eux-mêmes les Juifs et participèrent aux massacres. Ainsi, à Minsk, plusieurs milliers de Juifs furent enfermés par la Wehrmacht dans un camp, puis livrés à l'Einsatzgruppen B qui les assassina.

Lorsque les tueurs estimaient que l'extermination prendrait du temps, ils créèrent des ghettos pour y entasser les survivants en attendant leur élimination. Mais dans plusieurs cas, cette création ne fut pas nécessaire, comme à Kiev: 33.000 Juifs ont été assassinés en quelques jours, à Babi Yar (Le Ravin des grands-mères) avec l'aide d'unités Wehrmacht de la 6<sup>ème</sup> armée qui participèrent aux rafles à Kiev et fournirent les moyens de transport.

François Delpla parle des Einsatzgruppen comme étant «l'instrument des nazis pour achever de damner la Wehrmacht tout en mettant le génocide sur orbite ».<sup>31</sup> Définition de choc, mais ô combien juste!

<sup>30</sup> Richard RHODES, Extermination : la machine nazie. Einsatzgruppen à l'Est, 1941-1943, Paris, Autrement, p.21

<sup>31</sup> François DELPLA, Magazine *Seconde Guerre Mondiale*, Editions Astrolabe, Hors Série septembre 2008, éditorial

### Le massacre de Céphalonie

Une garnison italienne, principalement la division Acqui, côtoyait des unités de la Wehrmacht sur l'île grecque de Céphalonie.

Jusqu'à dans les premiers mois de 1943, la cohabitation entre les Italiens et les Allemands fut plutôt satisfaisante sur l'île. Les choses changèrent le 8 septembre quand le gouvernement Badoglio signa l'armistice. Dans la nuit du 8 au 9 un radiogramme du général Vecchiarelli (le commandant en chef des troupes sur le territoire grec) annonça que les rapports italo-allemands n'étaient plus ceux que l'on a avec un partenaire et que l'ancien ami devait être considéré maintenant comme l'ennemi.

Les négociations avec les Allemands durèrent jusqu'au 15 septembre et échouèrent.

Le 15, les Allemands numériquement inférieurs firent parvenir sur l'île de nouveaux bataillons, appartenant à deux divisions : la 1ère GebirgsDivision Edelweiss et la 104e JaegerDivision aidées par la présence de l'aviation contre lesquelles les Italiens pouvaient seulement opposer le feu de quelques pièces de 20 mm et le tir antiaérien de l'unique groupe de 75/27 ainsi que quelques pièces d'artillerie de campagne. L'âpre et sanguinaire bataille se prolongea jusqu'au 22 septembre sous le feu ininterrompu des Stukas et des bombardements allemands qui décimèrent la division.

Le 22 septembre, le général Gandin décida de convoquer un nouveau conseil de guerre durant lequel on décida de se rendre aux Allemands. La nappe blanche, sur laquelle les officiers mangeaient tous les soirs, était hissée en signe de reddition sur le balcon de la maison qui était le siège du commandement tactique. Les soldats italiens qui avaient été capturés précédemment, furent fusillés sur l'ordre personnel d'Hitler, qui considérait les Italiens comme des traîtres.

Les ratissages et les exécutions continuèrent toute la journée suivante causant la mort de 4.500 soldats et 155 officiers ; le bilan devait encore augmenter. En fait, entre le 23 et le 28 septembre, les Allemands continuèrent leur opération de « nettoyage », tuant ainsi plus de 5.000 italiens dont le général Gandin. A l'exception de quelques corps laissés sans sépulture, la plus grande partie des dépouilles furent brûlées et les restes jetés à la mer.

Il n'y avait pas de troupes SS en Céphalonie.

Source: Traduction par Laurent Huchard d'un article en italien de Wikipédia, qu'il en soit ici remercié.

### Trop peu, trop tard :

Le complot militaire du 20 juillet 1944, souvent présenté comme un acte de résistance antinazie, est né au moment où il apparaissait qu'Hitler menait l'Allemagne à la catastrophe. Mais encore une fois, il semble que sa motivation essentielle n'était pas une opposition au système mis en place par les nazis, mais aux conséquences qu'allait entraîner pour l'Allemagne une défaite devenue inéluctable. Quant à Rommel lui-même, son degré d'implication dans le complot est une question à laquelle il n'existe toujours pas de réponse finale et définitive.

Les conjurés regroupés autour de Claus von Stauffenberg envisageaient en effet d'éliminer les nazis du pouvoir, obtenir une paix séparée avec les Occidentaux et regrouper toutes leurs forces vers l'Est, peut-être avec l'aide occidentale. Le fait que les Alliés aient exigé une reddition sans condition n'avait pas été vraiment intégré, ni d'ailleurs le fait que leurs compromissions passées avec le nazisme ne faisaient pas d'eux des interlocuteurs acceptables.

En fait, tous ces officiers supérieurs de la Wehrmacht apparaissent un peu comme des enfants qui font la fête parce que quelqu'un, en l'occurrence Adolf Hitler, leur a offert de beaux jouets tout neufs et l'occasion de s'en servir sans limites. Ce n'est que lorsqu'ils voient où ce jeu les mène que, soudain, certains réagissent. Un peu tard...

Il est également frappant de constater que la Wehrmacht dans son ensemble n'a absolument pas soutenu la tentative de coup d'état, bien au contraire, la grande majorité des soldats ont été scandalisés. Les conjurés étaient tous des officiers d'Etat-major ou ayant combattu à l'Ouest ou en Afrique, aucun officier du front de l'Est parmi eux alors que c'est eux qui étaient les mieux placés en 1944 pour percevoir l'étendue criminelle de la guerre nazie et son inéluctable issue.

### Un extrait du témoignage à Nuremberg de Madame Vaillant-Couturier :

Monsieur DUBOST (Procureur français du tribunal) : - Quels étaient les gardiens de ces camps ?

Madame VAILLANT-COUTURIER (Résistante communiste déportée) : - Au début, c'étaient seulement des SS. A partir du printemps 1944, les jeunes SS, dans beaucoup de compagnies, ont été remplacés par des vieux de la Wehrmacht ; à Auschwitz et également à Ravensbrück, nous avons été gardées par des soldats de la Wehrmacht, à partir de 1944.

Monsieur DUBOST : - Vous portez témoignage, par conséquent, que sur l'ordre du Grand Etat-major (O.K.W) allemand, l'Armée allemande a été mêlée aux atrocités que vous nous avez décrites ?

Madame VAILLANT-COUTURIER : - Evidemment, puisque nous étions gardées également par la Wehrmacht, cela ne pouvait pas être sans ordres.

Monsieur DUBOST : - Votre témoignage est formel, et il atteint à la fois les SS et l'Armée ?

Madame VAILLANT-COUTURIER : - Absolument <sup>32</sup>

### Quelques conclusions :

L'exposition itinérante « *Guerre d'anéantissement, les crimes de la Wehrmacht 1941-1944* » dans les années 1990 en Allemagne a fait hurler les associations d'anciens combattants, mais continua sa route avec la bénédiction de la Faculté!

La Wehrmacht (Surtout la Heer) fut dans son ensemble coupable:

- De crimes de guerre, pour en avoir perpétré à tous les niveaux hiérarchiques et sur tous les fronts.
- De crimes contre l'humanité soit pour en avoir perpétré (raffles de Juifs, aide aux Einsatzgruppen, etc.), soit pour en avoir été complice passif.

Dans ces conditions, chercher un officier de la Heer qui n'ait rien sur la conscience, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin.

Il n'existe pas, à notre connaissance, d'autres dictatures ayant réussi à un si haut niveau à convaincre son peuple. Il y avait de nombreux dissidents et opposants à Staline, même s'ils étaient silencieux ou au Goulag. A la chute de Saddam Hussein, de nombreux Irakiens ont explosé bruyamment de joie dans les rues. Mussolini a été exécuté par des Italiens et la résistance italienne était active. En Allemagne, rien de tout cela. Des 1933, les chefs de l'opposition étaient en camp de concentration ou en exil et la résistance fut extrêmement modeste, ce qui ne fait que mettre en lumière les mérites des rares opposants actifs comme Sophie Scholl et ses camarades de la Rose Blanche. Il n'est pas question ici de considérer tous les soldats allemands comme des criminels mais de montrer l'extrême spécificité du nazisme, qui ne peut être comparé à rien.

### Amnésie collective après-guerre :

Le foisonnement de Mémoires-gruyère (avec des trous) d'anciens officiers de la Heer qui furent publiés après la guerre ne générèrent guère de critiques. Cette mansuétude est due à la guerre froide. Les Allemands étaient en "première ligne", il fallait rapidement dédouaner un maximum de gens, surtout les anciens de la Wehrmacht qui pouvaient être appelés à reprendre du service en cas de coup dur sur le rideau de fer et avaient un avantage sur tous les autres membres de l'OTAN : l'expérience de la guerre contre l'Armée Rouge. La plupart des anciens officiers de la Wehrmacht ont repris du service dans la Bundeswehr ou ont travaillé pour la CIA.

Mais il est grand temps, aujourd'hui, de l'admettre.

L'une des forces de l'Hitlérisme est exposée ici : sa prodigieuse capacité à compromettre les exécutants. Il est très

<sup>32</sup> Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER, témoignage à Nuremberg, 28 janvier 1946, *Annales du procès de Nuremberg*, Vol. 6

difficile de reprocher à des hommes enfermés dans une machine à tuer et à compromettre aux rouages très bien huilés de n'avoir rien fait ou presque. Ils sont tombés, comme tant d'autres, dans les pièges de la ruse nazie.

Mais qu'ils se soient tous ou presque auto-blanchis après la guerre, faisant porter le poids de leurs crimes sur des absents et sur certaines unités SS et W-SS, est fort regrettable. Leurs aveux étaient pourtant possibles et pratiquement sans risques dès 1955. Cela aurait présenté les avantages, entre autres, de permettre de comprendre plus rapidement comment fonctionnait le nazisme et d'éviter d'avoir à polémiquer sur le sujet plus de 60 ans après.

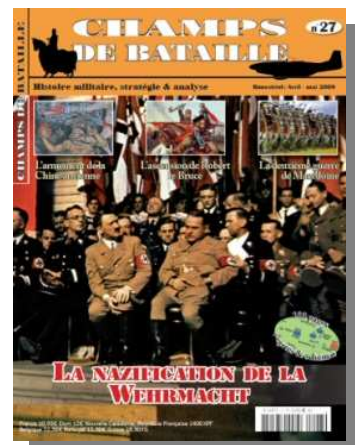


URSS, un soldat de la Wehrmacht est sur le point d'exécuter un Juif tandis que d'autres soldats observent.  
(Coll. Zelig Galinski ; Yad Vashem - 4220/2)

### Sources :

Benoît LEMAY, *Rommel*, Perrin, 2009  
 Jean-Luc LELEU, *La Waffen-SS*, Perrin, 2007.  
 François DELPLA, *Nuremberg face à l'histoire*, L'Archipel, 2006 et *Hitler*, Grasset, 1999.  
 Omer BARTOV, *L'Armée d'Hitler*, Hachette Littératures, 1999.  
 Antony BEEVOR, *Stalingrad*, de Fallois, 1999.  
 Heinrich HIMMLER, *Discours secrets*, Gallimard, 1978.  
 William SCHIRER, *Le IIIème Reich*, Stock, 1966.

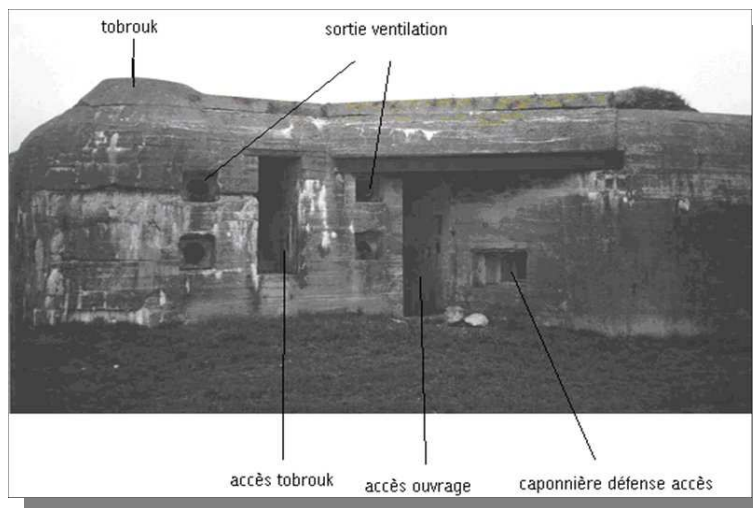
**NDLR :** Daniel Laurent nous a fait l'amitié de nous confier son texte. Il est cependant nécessaire de préciser que ce dernier fait l'objet d'une publication dans le magazine « Champs de bataille » n°27.



# La rubrique B.T.P. : Bunkers – Tranchées - Positions

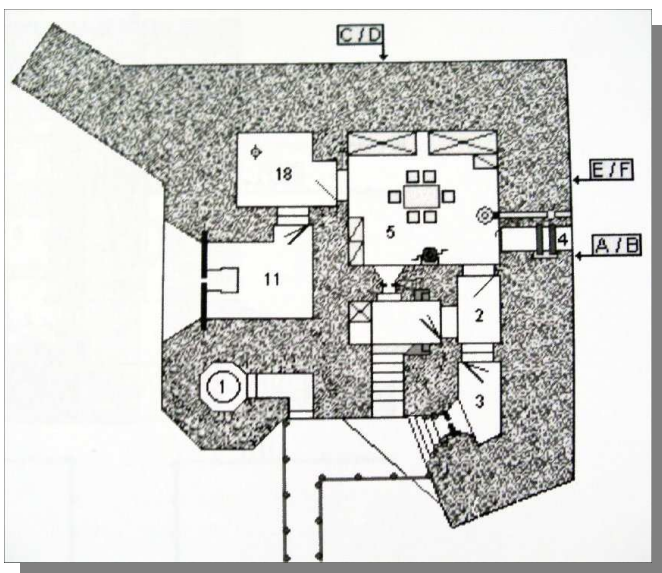
Par Jean Cotrez

## BLOCKHAUS TYPE R630 :



R630

Le « bloc » R630 très répandu sur nos côtes, en version originale « MG Schartenstand mit panzerplate » que l'on peut traduire par « casemate pour mitrailleuse avec plaque blindée » a été construit à 157 exemplaires pour la zone AOK15, 52 exemplaires pour l'AOK 7. (300 exemplaires construits au total).



**Plan R630 (avec mur de flanquement) :** 1 : tobrouk - 2 : sas anti gaz - 3 : caponnière de défense - 4 : sortie de secours - 5 : salle de repos - 11 : salle de combat - 18 : soute à munitions

Cette construction était autonome, c'est-à-dire qu'elle servait de poste de combat et aussi de poste de repos et de repli pour les occupants.

Elle pouvait accueillir 6 hommes et était équipée de 6 couchettes (2 fois 3 lits superposés), 3 armoires doubles, 1 table, 6 chaises, 1 poêle et un ventilateur dans la salle de

repos. Normalement elle possédait sa réserve d'eau potable en sous-sol.

Equipé d'un tobrouk avec accès par l'extérieur de l'ouvrage, le R630 était capable d'assurer sa défense rapprochée. A noter également un créneau de défense dans la salle de troupe, pile en face de l'escalier d'entrée de l'ouvrage.

Sa mission était de surveiller une zone quand elle était construite sur une hauteur où pouvait aussi prendre une zone en enfilade lorsqu'elle occupait une position de flanquement.

A ce sujet elle pouvait être bâtie soit avec mur de flanquement (comme sur le plan) soit sans.



Caponnière avec sa plaque blindée

D'une longueur de 13 mètres sur 11 m de large et 5.10 m de hauteur, son radier faisait 80 cm d'épaisseur alors que les murs et le toit, eux, faisaient 2 mètres. Les fouilles étaient de 400 m<sup>3</sup> pour 610m<sup>3</sup> de béton et environ 30 tonnes de ferrailage. La plaque blindée (trait noir sur le plan dans local de combat 11) mesurait 10 cm d'épaisseur pour un poids frôlant les 7 tonnes. L'arme qui équipait le R630 était soit une MG 34, soit une 37.



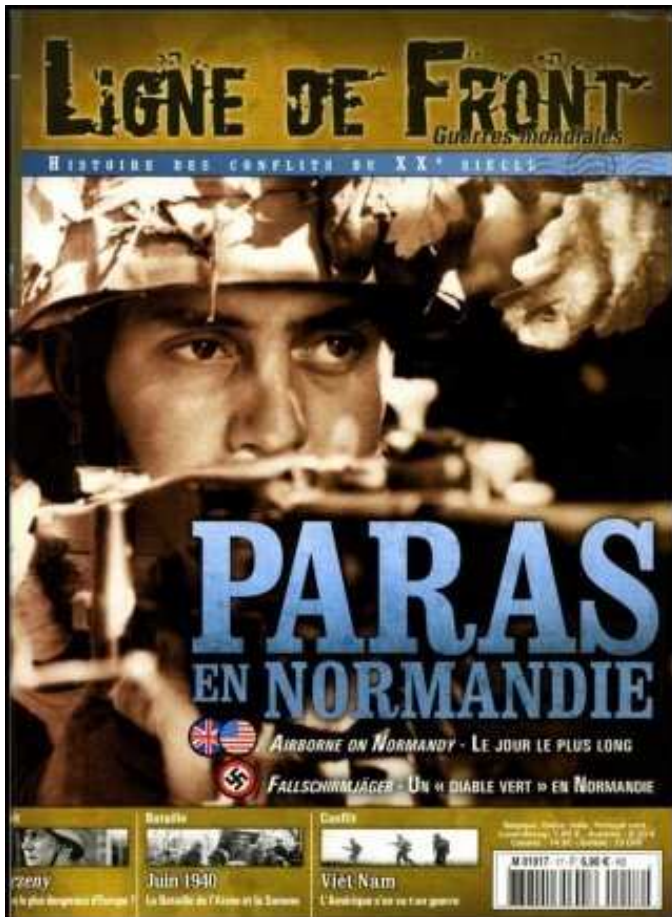
Créneau de défense de l'entrée (vue de l'extérieur)

Source : plan R630 Patrick Fleuridas – constructions normalisées.

## Le coin de lecture....

Par Stéphane Delogu et Frédéric Dumons

### Ligne de Front – sommaire du n°17



### Skorzeny. « L'homme le plus dangereux d'Europe » ?

Qualifié d'espion, de saboteur, d'assassin et d'homme le plus dangereux d'Europe par les services militaires américains dans les derniers mois de la guerre, Skorzeny avait été cet officier SS célébré dans toute l'Allemagne comme l'audacieux libérateur de Mussolini en septembre 1943. Après la capitulation du III. Reich et trois ans de péripéties judiciaires qui se concluent par son évasion en juillet 1948, Skorzeny va habilement distiller ses souvenirs militaires depuis son exil espagnol, tandis que des journalistes et des historiens font de lui le cerveau d'une hypothétique « franc-maçonnerie des survivants nazis » et l'instigateur de mouvements terroristes... Mais aujourd'hui, près de trente-cinq ans après la mort de Skorzeny, ne serait-il pas enfin temps d'avoir une approche plus sereine et historique de cet acteur fascinant mais secondaire (ne serait-ce que par son grade) de la Seconde Guerre mondiale ?

### Défilé de la victoire: Le triomphe de l'Armée française

Le 28 juin 1919, la Paix est enfin signée à Versailles. Depuis l'Armistice de Rethondes du 11 novembre 1918, les opérations sont suspendues mais la guerre peut reprendre, les hommes

restant mobilisés. Les négociations sont ardues et lentes, il faut même prolonger la trêve le 16 janvier 1919 à Trèves ! Mais ça y est, le conflit est fini, les troupes ne sont plus utiles, les soldats vont pouvoir rentrer chez eux et les Alliés savourer une victoire si chèrement acquise. Pour célébrer ce moment de gloire, les membres de l'Entente vont profiter du traditionnel défilé du 14 juillet pour commémorer le triomphe de leurs armées. Cette parade militaire va être un immense événement, un des plus imposants triomphes guerriers depuis ceux de Rome !

### Un « Diable vert » en Normandie

Si les témoignages de guerre de vétérans Allemands constituent une ressource documentaire abondante, celui de Johannes Börner est pourtant extrêmement précieux. Conscient de la chance qu'il avait eu de survivre malgré les combats dans l'enfer du bocage normand, M. Börner s'est livré après guerre, à une analyse critique du sens de son engagement et ses motivations. A l'image d'August von Kageneck, il a soumis sa conscience à cette question cruciale : Comment suis-je parvenu à me battre pour l'Allemagne nazie et au besoin accepter, pleinement conscient, le sacrifice suprême pour Adolf Hitler ? L'histoire de Johannes Börner est celle là même qui s'est inscrite dans le patrimoine moral d'une génération tout entière, otage d'une idéologie régnant sans partage sur un pays. De Leipzig à Saint-Lô, place au parcours d'un Flieger du Fallschirmjäger-Regiment 5, dont le parcours dramatique et surtout sans alternative résume à lui seul douze années qui allaient conduire l'Allemagne au chaos.

### Airborne on Normandy: le jour le plus long

Depuis sa naissance difficile et controversée dans le courant des années trente, le parachutisme militaire est associé à l'image des troupes d'élite. L'idée même de ces soldats très entraînés, se jetant dans le vide depuis un avion, avec pour seule planche de salut quelques mètres carrés de cordes et de toile, et devant de surcroît, avec un armement léger et sans espoir de repli, opérer à l'arrière des lignes adverses, invite incontestablement à l'admiration. Ceux du jour J tiennent une place particulière dans l'imaginaire collectif. Avant-garde des forces de libération de l'Europe, ils seront les premiers à toucher le sol de Normandie et, pour nombre d'entre eux, à y mourir...

### Juin 1940: La Bataille de l'Aisne et de la Somme

Du 5 au 11 juin 1940, l'Armée française a livré bataille sur la Somme et l'Aisne contre une Armée allemande nettement plus nombreuse en divisions et en avions. La résistance française a été acharnée et les pertes allemandes considérables, comme en ont témoigné les principaux généraux de la Wehrmacht.

### Viêt Nam: L'Amérique s'en va t-en guerre

L'État du Viêt Nam, longue bande de territoire en forme de « S » de 330 000 km<sup>2</sup> et regroupant les provinces du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine (appelées les trois « Ky ») est, suite aux accords de Genève de 1954 mettant fin à la guerre d'Indochine, scindé en deux entités de part et d'autre du 17e parallèle. Cette partition, présentée comme provisoire, rappelle

celle de la Corée après la Seconde Guerre mondiale. Au Nord de cette ligne artificielle, domine la République Démocratique du Viêt Nam, État communiste dirigé par le Viêt-minh de Hô Chi Minh et du général Giap. Le Sud, où se regroupent ce qu'il reste des forces françaises ainsi que les Nationalistes vietnamiens opposés au régime d'Hô Chi Minh, répond, quant à lui, en théorie à l'autorité nominale de l'Empereur Bao Dai. Entre les deux, une zone dite « démilitarisée », garantie par une présence internationale, doit éviter toute friction entre Nord et Sud. Pour autant, cette partition est présentée par les promoteurs des accords de Genève comme un pis-aller très provisoire destiné à permettre à la France de se dégager de son ancienne colonie et de préparer un processus de réunification prévu par référendum populaire dans un délai de deux ans. 800 000 réfugiés, dont l'essentiel des chrétiens du Nord, passent à cette occasion au Sud ; 80 000 seulement effectuant le chemin inverse pour rallier le gouvernement d'Hanoi. Dans le même temps, environ 10 000 cadres du Viêt-minh demeureront clandestinement au Sud, dans la perspective d'une reprise de la lutte armée.

**HISTOIRE D'UN MONDE**  
**VENTE DE LIVRES SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE**  
**ET LES PRINCIPAUX CONFLITS DU XXÈME SIÈCLE.**  
[WWW.HISTOIREDUMONDE.FR](http://WWW.HISTOIREDUMONDE.FR)

Libraire membre du forum, Jérôme Gally, nous présentera tous les deux mois un ou deux livres « coup de cœur ».

**La légion française des combattants**



Créée le 29 août 40, la Légion française des combattants, qui regroupait les "anciens" de 14-18 et ceux de 39-40 dans une formation unique, fut la plus importante organisation de masse du régime de Vichy. Aucune étude ne lui avait été consacrée ; l'ouvrage de l'Historien Jean Paul Cointet, fondé sur des archives inédites, de nombreux témoignages comble cette lacune. Véritable outil de propagande du gouvernement de Vichy, fidèle au Maréchal, une partie de ses membres rejoignirent le service d'ordre légionnaire puis la Milice.

Cet ouvrage, très précis, est accompagné de nombreuses illustrations, il comprends aussi les effectifs départementaux qui nous permettent de se rendre compte qu'en 1941, environ 25 % de la population masculine était membre soit de la Légion des combattants, soit des volontaires de la Révolution nationale. Malgré tout, il ne faut pas voir dans cette Légion un mouvement purement collaborationniste, du moins à sa création. On peut aussi préciser que nombreux sont les légionnaires qui entrèrent très vite de la Résistance. Un ouvrage utile pour comprendre le rôle des anciens combattants durant l'occupation.

Jean-Paul Cointet ; Editions Albin Michel de 1995.

**1942, Convoi n°8**



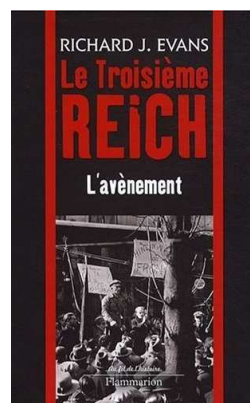
« Les déportés étaient considérés (...) non comme des hommes, mais uniquement comme du « matériel humain » (...). Nous voyons des médecins allemands procéder cruellement à des expériences mutilantes, fatales sur des êtres humains. Des hommes, des femmes, des enfants leur servent d'animaux d'expériences ». Vif, brutal, violent, abrupt...Aucun mot n'est assez fort pour décrire l'atrocité des horreurs qu'ont subi des millions d'hommes, femmes et enfants innocents.

On a rarement entendu parler des expériences scientifiques qu'ont subi les juifs, tziganes, opposants politiques... dans les camps d'extermination nazis. Pourtant, un nombre inimaginable d'hommes, de femmes et d'enfants se sont transformés en prototype vivant, testeur, cobayes humains pendant cette période dans les camps. L'intérêt exceptionnel de ces textes est lié au fait qu'ils aient été rédigés en 1945, écrits avec une mémoire intacte ; 64 ans après ce massacre, il est rare et extraordinaire de retrouver des témoignages aussi bruts qui nous confirment que le mot oubli n'est même pas envisageable. Il est important pour nous tous de ne pas transformer ces années d'atrocités inhumaines en un simple fait historique. En hommage à ces millions d'êtres humains disparus.

Les auteurs : La préface a été écrite par Henri Borlant, déporté à 15 ans, survivant, témoin et victime de la déportation; il est aujourd'hui secrétaire général de Témoignages pour mémoire, administrateur de la Fondation pour la mémoire de la Déportation. André Lettich et Lazar Moscovici ont été déportés en juillet 1942 par le convoi n°8 partant de la gare d'Angers pour rejoindre directement Auschwitz Birkenau ; restés très proches, ils racontent l'enfer concentrationnaire et la chance inouïe qui a été la leur.

Editions du retour ; [www.editionsduretour.com](http://www.editionsduretour.com) ; 20 Euros.

**Le troisième Reich - Volumes 1 et 2**

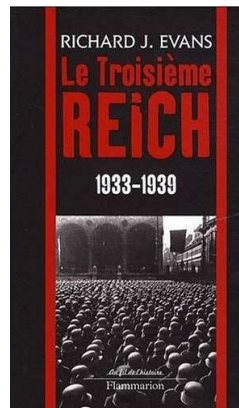


Chaque année, des centaines de livres paraissent qui traitent de tel aspect peu connu, de tel pan ignoré du Troisième Reich, livres qui viennent grossir la bibliographie considérable - près de 40 000 titres - qui existe sur le sujet. Comment le non-spécialiste peut-il se repérer dans cette masse? C'est précisément au lecteur curieux des travaux les plus récents sur le nazisme, mais craignant de s'y noyer, que s'adresse le livre de Richard Evans.

Renouant avec la tradition de l'histoire événementielle, tout en faisant la somme des derniers apports de la recherche, l'historien britannique a conçu, au dire de Ian Kershaw, "l'ouvrage le plus complet qui ait jamais été écrit sur cette

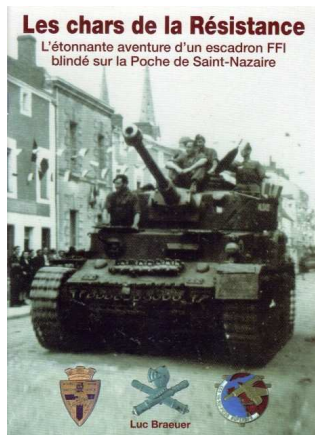
époque désastreuse": une histoire générale, totale, du Troisième Reich, qui en embrasse tous les aspects, politiques, idéologiques, culturels, économiques ou sociaux. Consacré à l'avènement du régime, ce premier tome raconte comment l'Allemagne a sombré dans le nazisme en l'espace de quelques années. Retraçant le cours de l'histoire allemande depuis l'époque bismarckienne jusqu'à l'assise définitive du régime en juillet 1933, Richard Evans cherche dans les événements qui la jalonnent - l'unification, le traumatisme de la défaite de 1918, les crises économiques des années 1920 - les racines du nazisme et les facteurs expliquant l'accession au pouvoir du parti nazi. Le second tome décrit la façon dont Hitler a transformé l'Allemagne en profondément pendant les six premières années d'existence du régime.

Analysant le fonctionnement du pouvoir et son évolution, et brochant un tableau de la vie quotidienne dans l'Allemagne nazie, Richard Evans montre comment l'intervention de l'État se fait de plus en plus omniprésente, bientôt mise au service d'un seul objectif : préparer le pays à la guerre. Le troisième et dernier tome de cette remarquable étude paraîtra à la rentrée de septembre 2009.



En vente sur [www.alapage.com](http://www.alapage.com) et en librairie. Editions Flammarion

### Les chars de la résistance



Alors qu'en août 1944, les allemands sont en pleine déroute et que la bataille de Normandie connaît son épilogue, de nombreux blindés sont abandonnés dont la plupart dans l'Orne. Ils auraient pu connaître ainsi une fin abrupte, mais l'histoire en décida autrement : ils allaient former l'ossature du futur Escadron blindé des FFI appelés à se battre autour de la poche de St Nazaire.

C'est à cette histoire, à la fois méconnue et passionnante que nous invite Luc Braeuer. Grâce à une riche iconographie constituée pour la plupart de photos inédites, cette brochure nous entraîne dans le sillage de résistants devenus une unité régulière, sillonnant la Loire Atlantique à bord de Panzer IV, de Tigre, de Panther voire même sur un Tigre II.

Editions Liv'Editions, disponible sur le site de l'éditeur au prix de 7,00 euros <http://www.liv-editions.com>

Stéphane Delogu.

Les deux digests suivant sont des biographies agrémentées d'illustrations souvent inédites. Claires et concises elles n'en sont pas moins complètes et rigoureuses. Ces opuscules s'adressent à tous : écoliers, étudiants, passionnés d'histoire ou simples curieux. Chacun y trouvera des documents de référence pour tout savoir sur le destin et la personnalité de grandes figures de l'Histoire de France.

### Jean de Lattre de Tassigny - "Ne pas subir"

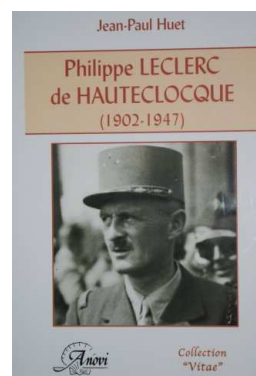


Jean de Lattre de Tassigny, né dans le même village que Georges Clemenceau, est de ces hommes qui ne laissent personne indifférent. Officier de cavalerie en 1914, affecté dans l'infanterie en 1915, c'est un héros de la Grande Guerre (4 blessures, 8 citations). En 1940, général indomptable, à la tête de la 14 DI, il s'illustre à nouveau en tenant tête victorieusement aux assauts de la Wehrmacht.

Après la défaite, cet homme de caractère s'applique à redresser militairement la France et à faire de la jeunesse le socle de la future armée de libération. Jeté en prison fin 1942, il s'évade un an plus tard. Parvenu en Algérie il prend la tête de la future première Armée Française avec laquelle il va débarquer en Provence en août 1944. Dès lors son destin se confond avec l'épopée de "Rhin et Danube". Le 8 mai 1945, il signe pour la France l'acte de capitulation du III<sup>e</sup> Reich. Il servira encore après-guerre son pays en Indochine.

Jean de Lattre de Tassigny (1889-1952) "Ne pas subir" - Editions ANOVI - 50 pages- 16x23 cm - 6 Euros

### Philippe Leclerc de Hauteclocque - "Un destin de légende"



Le 28 novembre 1947, le général Leclerc, personnage hors normes, trouvait la mort dans un accident d'avion près de Colomb-Béchar (Algérie). Ainsi prenait fin l'épopée fantastique menée depuis 1939 par ce brillant et fougueux officier de cavalerie élevé à la dignité de Maréchal de France à titre posthume le 27 avril 1952. L'histoire de Leclerc est celle d'un homme qui n'accepta jamais la défaite de 1940.

De la naissance de la France Libre à la libération de Paris, de l'épopée africaine de la "colonne Leclerc" à la 2<sup>e</sup> DB, il s'est forgé un destin à la mesure de sa légende.

Philippe Leclerc de Hauteclocque (1902-1947) "Un destin de légende" - éditions ANOVI - 56 pages - 16x23 cm - 7 Euros

Ces monographies, de Jean-Paul Huet, peuvent être commandées auprès des éditions ANOVI ([www.anovi.fr](http://www.anovi.fr) - adresse postale : le chaufour -37220 Parçay-sur-Vienne), ou en librairie, ou auprès de l'auteur qui est présent sur le forum (Via MP).





**Le musée « Plan Sussex » à Holchfelden (Bas Rhin)**

La ville d'**Hochfelden** située dans le **Bas-Rhin**, près de Strasbourg, accueille le musée du Plan SUSSEX dont le conservateur est Dominique Soulier fils d'un ancien agent SUSSEX.

**Le site web <http://www.plan-sussex-1944.net> consacré au « Plan Sussex » :**

Les lecteurs désireux d'aller plus en détail dans la connaissance du « Plan Sussex » sont cordialement invités à visiter le site <http://www.plan-sussex-1944.net/> où ils auront la possibilité d'effectuer une visite virtuelle du musée d'Hochfelden.

**En mai prochain, sortie du livre « Le Plan Sussex » aux Editions Hirlé:**

Réalisé par Dominique Soulier sur la base de 3 récits de missions, cet ouvrage inclut plus de 300 photos de personnes, d'objets et documents inédits touchant au Plan Sussex.

Parution mai 2009. **Prix de vente 30 €**

Disponible directement au musée ouvert les dimanches et jours fériés de mai à octobre 14h00 à 18h00.

Expédition possible **ajouter 6 € de frais de port**

**MUSEE de l'ARCHE**

**Collection Sussex**

**12 Place du Général Koenig**

**67270 HOCHFELDEN**

**Chèque à l'ordre de Dominique Soulier**

